

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

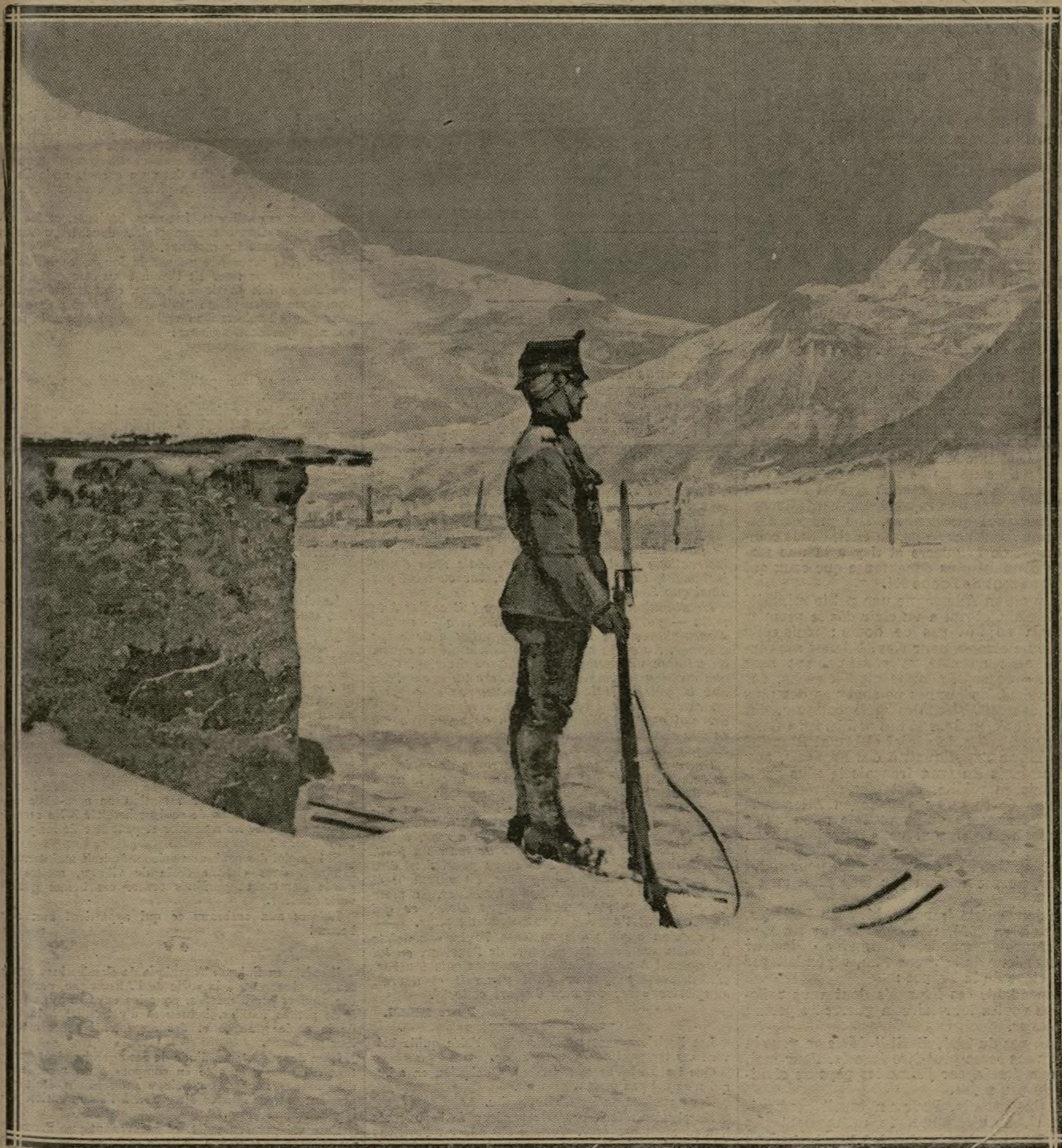
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration: 88, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Si l'Allemagne voulait passer par la Suisse, elle trouverait à qui parler



Patriotes et pacifistes ardents, tireurs merveilleux, montagnards infatigables et rapides sur leurs skis, les Suisses sont d'excellents soldats et leur pays accidenté est plus facile à défendre que la Belgique. Les Allemands ne l'ignorent point et les récentes précautions prises par le gouvernement helvétique ne sont pas faites pour les engager à commettre un crime de plus. Voici l'une des sentinelles, montées sur skis, et qui, depuis le début de la guerre, surveillent la frontière.

Ayuntamiento de Madrid

La manœuvre des Artistes

Un Russe de mes amis, un Russe de Paris, ou plutôt un Russe de wagon-lit, un Russe très ballet russe, enfin, vient de passer trois mois en Suisse.

« J'ai vu là-bas, raconte-t-il, quelques Allemands, des gens de Munich et de Stuttgart, des artistes, des poètes qui ont quitté leur pays parce que cette guerre leur fait horreur et que le régime prussien les dégoûte. Ils se sont littéralement jetés à ma tête pour me confier, et avec quelle violence ! leurs sentiments à l'égard du kaiser, de Hindenburg et de Bethmann-Hollweg. J'ai commencé par me méfier, par me tenir sur la défensive ; mais je me suis dit qu'après tout il pouvait y avoir quelque profit à les entendre ; nous avons causé et je m'en félicite. Ils sont très intéressants. Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle ferveur ils parlent de quelques artistes, de quelques poètes, de quelques musiciens français : d'Indy, Bourdelle, Maurice Denis, Matisse, Claudel, Gide. C'est de la passion ! Et ils m'ont assuré que toute une portion de la jeunesse intelligente en Allemagne pense comme eux et admire la France.

« Cette guerre, m'a déclaré l'un d'eux, un jeune poète de beaucoup de talent, c'est l'aboutissement de l'évolution déjà décrite par Nietzsche, la ruine de la culture allemande au profit de l'empire allemand. Nous avons besoin d'une défaite et nous l'appelons de tous nos vœux, car si, par malheur, l'Empire l'emportait, la pensée serait étouffée pour jamais en Allemagne par l'abominable régime prussien que nous serions contraints de subir. Nous n'aurions plus qu'un art et une littérature de gouvernement. Autant dire que nous n'aurions plus d'art du tout. »

Et mon Russe d'ajouter :

« C'est tout de même un élément dont il faut tenir compte que le sentiment de cette jeunesse. »

Ce Russe n'est pas suspect. Son honorabilité et son patriotisme sont au-dessus de tout soupçon et il y a beaucoup de raisons de croire que ces Allemands antiallemands étaient sincères, mais ce n'est pas une raison pour leur attacher une importance quelconque. Des propos analogues nous sont parvenus, en effet, dès le commencement de la guerre et il y a là une manœuvre d'autant plus dangereuse que ceux qui s'y prêtent sont de bonne foi.

Qu'il y ait en Allemagne une petite minorité qui voit clair, et qui a vu clair dès le premier jour, cela ne fait pas de doute ; mais cette minorité ne compte pour rien. Elle est sans influence, sans autorité et généralement sans courage. « Ce sont, comme dit Nietzsche, des hommes dont les jambes ne sont pas des plus solides, des fatalistes, des mélancoliques, des malades, des efféminés et des artificiels. » Cette cascade d'adjectifs, le génial et brutal illuminé de Sils Maria l'appliquait à des Français, aux « représentants du goût français le plus raffiné ». Mais en réalité, c'est aux représentants allemands de ce qu'on appelle en Allemagne « le goût français » qu'ils vont le mieux. Car la francophilie germanique a imaginé à son usage une certaine France élégamment décadente et gentiment corrompue que, pour notre malheur, nous avons un peu trop prise au sérieux.

A un journaliste français, M. Jean Pélassier, qui faisait, en 1914, une enquête sur les rapports franco-allemands, « l'aimable » docteur Kerr, directeur de la revue *Pan*, répondait par un joli éloge de la France :

— Cependant, ces Français dont vous raffolez, vous voulez leur faire la guerre ! ripostait M. Pélassier.

— Moi, pas du tout, disait-il. Mais on vous la fera, et vous serez peut-être écrasés. Pour moi, je le regretterais, car j'aime les pays de civilisation un peu mûre.

Voilà la formule. Pour un esprit germanique, l'art, la littérature, le raffinement des mœurs sont nécessairement des produits d'une civilisation « un peu mûre ». Il passe sans transition d'une sorte de demi-barbarie à la décadence ; quand il aime la France, c'est qu'il veut y voir l'image, le modèle de son propre déreglement psychologique, et comme cet artiste, ce décadent allemand trouve au fond très juste

de se soumettre, avec un soupir, à l'Allemand sain, brutal et barbare, il ne conçoit pas que la France, sa chère France, n'accepte pas la même domination. Oh ! sans doute, il pleurerait très sincèrement sur ses ruines, comme sur les ruines de son propre cœur : cette attitude romantique lui paraîtrait pleine de noblesse et de distinction — n'oublions jamais que le romantisme nous vient d'Allemagne — mais quelle folie de faire fond sur une semblable amitié ! N'est-elle pas plus insultante d'ailleurs, et plus perfide, que la haine brutale du pangermaniste ?

Or, c'est bien cette amitié-là que nous témoignent cette petite minorité de renégats de l'Allemagne impérialiste. Ils nous aiment dans notre faiblesse imaginaire. Ils auraient horreur de notre santé. Cabotins invétérés de l'art et de la pensée, ils n'ont jamais vu dans la civilisation française que ses déchets et ses scories. Dans leur engouement pour notre art moderne, ils mettent sur le même plan l'excellent et le pire, et ce qu'il y a de délicat, de solide et de sain dans la pensée française, ils ne l'ont jamais compris. Tenants de cette civilisation internationale, artificielle et frelatée — d'ailleurs agréable en certains de ses aspects — qui fleurissait avant la guerre, ce ne sont plus que de lamentables épaves, les survivants d'un monde disparu.

Dans l'Allemagne industrielle d'il y a cinq ans, ils comptaient pour bien peu de chose. Dans l'Allemagne guerrière d'aujourd'hui, ils ne comptent plus pour rien.

L. DUMONT-WILDEN.

Ce que l'on dit

En attendant...

Exemple d'une meilleure organisation possible des forces de la nation :

Il arrive parfois que l'état-major d'un groupe armées a besoin de communiquer des instructions à tous les capitaines commandant les compagnies qui composent ce groupe ; plusieurs centaines de compagnies et par conséquent de capitaines, comme bien on pense.

Chaque groupe d'armées a son imprimerie — et c'est des exceptions, il serait aisé de les faire disparaître.

Mais, dans le cas précité, ce n'est pas l'imprimerie qui fonctionne. Il serait pourtant bien simple de faire tirer par celle-ci autant d'exemplaires des instructions qu'il est nécessaire. Mais sans doute justement, ce serait trop simple, car ce n'est pas ainsi que l'on procède.

L'état-major du groupe d'armées fait copier à la main — parfois à la machine à écrire — autant d'exemplaires des instructions qu'il y a de corps d'armée. Au corps d'armée, on fait la même chose, on adresse un exemplaire à chaque division. Chaque division recommence et adresse un exemplaire aux brigades. La brigade recommence et adresse un exemplaire aux régiments. Des régiments, cela descend aux bataillons, et ainsi de suite, jusqu'à ce que chaque commandant de compagnie soit touché par un exemplaire.

Outre qu'il peut y avoir des erreurs de copie, on voit d'abord le temps perdu. On voit aussi le nombre de copistes qu'exige cette façon d'agir.

Je ne prétends nullement que les auxiliaires employés à ce travail de scribe pourraient être dirigés vers le front. Actuellement, le front a reçu, à peu près, tous les hommes capables de tenir un fusil. Mais, au contraire, ces auxiliaires pourraient être utilisés par les usines de guerre, ou purement et simplement démobilisés, et travailler, comme civils, à n'importe quelle besogne civile, ce qui augmenterait l'activité économique du pays.

Ce qu'on appelle « le système Taylor » consiste à économiser l'effort individuel de l'ouvrier, en lui enseignant à ne pas faire de mouvements inutiles. L'Etat semble ignorer qu'il pourrait et devrait « tayloriser » ses organes d'effort collectif.

Pierre MILLE.

Les Parisiens sont très effrayés à l'idée qu'ils boivent ces temps-ci de l'eau de Seine.

Que les Parisiens se rassurent. Quelqu'un en a bu, qui n'en est pas mort... plus tôt.

Nous voulons parler d'Harpignies.

Harpignies n'était pas très partisan de l'eau, mais il n'en avait pas peur. Certain été que les Parisiens faisaient bouillir leur eau avec toutes sortes de précautions, le grand peintre descendit sur la berge, non loin du pont des Arts et, par bravade, puisa un peu d'eau de Seine, qu'il but méprisamment, à petites gorgées.

Ses amis préparaient déjà son article nécrologique. Mais Harpignies n'eut pas la plus petite fièvre ty-

phoïde. A ceux qui le félicitèrent, ce solide buveur de vin dit sentencieusement :

— L'eau, c'est comme la femme : elle ne vous fait de mal que si vous l'aimez !

M. Lloyd George vient d'avoir cinquante-quatre ans. C'est la fleur de l'âge, surtout en temps de guerre. Et l'autre soir, au tournant d'une conversation — cet homme si occupé a encore le temps de parler — il évoqua, au sujet de son anniversaire, le curieux souvenir que voici : « Oui, cinquante-quatre ans ! mais je rajeunis tous les jours. Ainsi, je me souviens maintenant, comme d'hier, du matin de mes dix-neuf ans. J'arrivais à Londres et mon premier soin, avant de déjeuner, fut d'aller visiter la Chambre des communes. Dans l'après-midi, j'écrivais à mon oncle : " Vous me voyez tout désappointé. Je croyais voir autre chose... de mieux. Et je ne puis certes pas dire que j'ai regardé cette enceinte à la façon qu'eut Guillaume le Conquérant de considérer l'Angleterre, lorsqu'il vint visiter Edouard le Confesseur. Lui, voyait déjà en notre pays son futur domaine. Mais, pour moi, la Chambre des communes me paraît un lieu bien étranger à mes ambitions d'avenir. »

Il ne faut jurer de rien. M. Lloyd George s'en est bien aperçu, dans la suite des temps.

Pour remplacer les « marrons chauds » (car depuis la guerre nous avons moins de marchands de marrons) les petits pâtés tout chauds sont apparus sur le boulevard.

Ils ne se vendent pas dans un cornet, mais ils se vendent tout de même en plein air, comme les marrons.

Ils sont croustillants, fumants, brûlants, et les midinettes les tiennent avec plaisir dans leurs mains glacées, comme les marrons.

Ces petits pâtés ont un succès fou parce qu'ils ne coûtent presque rien. Et l'on a beau dire qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, c'est tout de même bon signe qu'en pleine « vie chère » l'on puisse croquer sur le boulevard un vrai petit pâté pour la somme modique de trois sous !

La mode est aux petits jardins, ailleurs même que sur les fortifs.

A Tûnis, les ouvriers de l'arsenal de Ferryville ont demandé de petits lots de terrain pour les convertir en jardins ouvriers. Certains ne bornent d'ailleurs pas là leur ambition ; dans le carré de terre qui leur sera alloué, ils veulent planter quelques pieds de vigne, et une coopérative va sans doute se former pour leur procurer le matériel d'exploitation nécessaire et leur installer une cave.

N'est-ce pas une bonne idée ? Lorsque l'ouvrier pourra boire chez lui du « vin de sa vigne », vous ne le verrez pas souvent attablé chez le mastroquet !

La circulaire du ministre de l'Agriculture aux préfets, touchant la destruction des corbeaux, contient le passage suivant :

« L'emploi du poison étant dangereux il ne pourra être autorisé qu'après avoir été réglementé par vous. Je vous rappelle à ce sujet qu'en cas d'emploi de grains empoisonnés à la noix vomique ou aux arsénates les grains doivent être teints en vert, en bleu ou en noir. »

Plusieurs lecteurs nous écrivent que cette précaution de teindre les grains ne leur paraît pas suffisante et pourra même en certains cas aller à l'encontre du but proposé. Il n'est pas rare, en effet, que, dans les campagnes, de jeunes enfants se rendent seuls à l'école à travers champs. Leur attention ne sera-t-elle pas attirée par ces grains de couleur inusitée ? Ne seront-ils pas tentés de les ramasser et peut-être de les porter à la bouche ?

Si l'emploi des grains empoisonnés était maintenu, il faudrait, dans chaque école de village, mettre en garde gamins et gamines contre ces beaux grains verts et bleus.

Laissez aux corbeaux ce qui appartient aux corbeaux !

Il existe en Suisse alémanique de clandestines agences qui élaborent, à la solde de l'Allemagne, paraît-il, des papiers glorificateurs, pour les envoyer sans frais à de petites feuilles, heureuses d'y trouver à la fois de la copie gratuite et des arguments conformes à leur penchant.

L'un des rédacteurs d'une de ces agences vient pourtant d'exagérer la note en composant un « papier » d'apparence neutre, où l'éloge prougermain était cependant entremêlé avec discrétion à l'énumération des qualités helvétiques.

Emporté par son sujet, et redevenant pur Prussien au courant de la plume, le drôle se laissa aller à écrire, en un sous-titre : *Nos sous-marins*.

Comme l'article était, somme toute, un exposé des ressources de la Suisse au cas éventuel d'une participation à la guerre, les journaux abonnés à l'agence n'ont pas cru devoir publier.

LE VEILLEUR.

Billet d'un Provincial

Mon cher Parisien,

Je ne dis pas que ma petite ville ne se soit pas aperçue que nous étions en guerre. Mais, à dire le vrai, elle n'a pas beaucoup souffert de la guerre. Ses habitants ont conservé leurs habitudes, ont continué d'aller à leurs affaires et à leurs plaisirs, comme par le passé. Nous avons beaucoup de nouveaux riches et très peu de nouveaux pauvres. Tu devines que cet état de choses nous a maintenus, jusqu'à présent, dans un optimisme parfait. On entend fréquemment dans les salons, dans les cafés, sur le cours, des propos tels que ceux-ci :

— La guerre est "virtuellement" finie; nous n'avons plus maintenant qu'à nous occuper de l'après-guerre.

— C'est là, en effet, le problème urgent ! Ne songeons plus qu'à l'après-guerre...

Et, en effet, la plupart de mes compatriotes (il y a, heureusement, des exceptions) ne veulent plus songer qu'à ça : Ne leur parlez pas de la Grèce, de la Roumanie, des torpillages : la guerre est finie, vous dis-je ! En réalistes prévoyants (ils adorent le mot "réaliste" et en font une consommation effrayante), en réalistes prévoyants, ils n'envisagent plus que l'avenir. Ce qui les dispense de s'attrister sur le temps présent.

Mais, quelqu'un vient de troubler la fête ! Il faut que tu saches que notre pâtisserie locale est fort estimée des connaisseurs et que nos friandises sont célébrées à vingt lieues à la ronde. Nos Ragueneau du cru te raconteront même qu'il n'y a pas de grands dîners à Paris sans une pièce montée, expédiée d'ici, par chemin de fer. Il doit y avoir quelque exagération dans cette affirmation, car la distance de ma petite ville à la capitale étant de sept cents kilomètres par voie ferrée, les pièces montées risqueraient fort d'arriver tout à fait démontées...

Il est pourtant exact que nos éclairs au chocolat et nos choux à la crème sont d'une saveur sans pareille et que mes compatriotes les apprécient justement. Ils en mangent au déjeuner, au goûter, au dîner, au souper ; au théâtre ou au cinéma, pendant les entr'actes ; en revenant d'un enterrement ; en auto, en chemin de fer et dans la rue en se promenant... Je te laisse à penser quel coup de foudre fut pour eux la décision du gouvernement interdisant pendant deux jours par semaine la vente des pâtisseries ! Quelle révolution dans le monde des crèmes fouettées et renversées !

— On a beau dire, c'est la guerre ! me confiait tristement, ce matin, un de nos gourmands les plus notoires...

— Salonique reste toujours le point noir, ajoutait son compagnon qui, en prévoyant de l'avenir, avalait coup sur coup trois éclairs dont la crème ne laissait plus aucun point noir sur sa forte moustache...

Et voilà comment il est prouvé, une fois de plus, que les petites causes produisent les grands effets. Mes compatriotes reviennent à une plus exacte notion des réalités et des nécessités de l'heure, et leur estomac s'en porte mieux. Les enfants et les malades auront un peu plus de lait. Deux jours par semaine, les po'ins chômeront autour des tasses de thé, et, quand un optimiste farouche et bavard me prendra par le bouton de mon veston pour me parler de l'après-guerre, je lui répondrai comme le personnage de Molière, ces simples mots : *Tarte à la crème*, et, instantanément, je le changerai en pessimiste, muet !

LE PROVINCIAL.

APRES L'ULTIMATUM

La Grèce s'exécute

ATHÈNES, 21 janvier. — Des conférences viennent d'avoir lieu à Athènes entre les délégués de l'état-major grec et les attachés militaires alliés.

Ceux-ci ont indiqué les conditions dans lesquelles devait s'effectuer le transport dans le Péloponèse de tous les canons et de toutes les mitrailleuses de l'armée grecque.

Les représentants militaires des puissances de l'Entente ont informé les autorités grecques que le délai de 15 jours dans lequel doit être terminée cette opération court à partir du 20 janvier.

Le contrôle de l'Entente est redevenu effectif.

ZURICH, 21 janvier. — On mande de Budapest à la *Tägliche Rundschau*, de Berlin, que ces jours derniers aucune nouvelle de Grèce n'est arrivée, ce qui laisse supposer que l'Entente a pris sous son contrôle tous les moyens de communications (postes, télégraphes), ainsi que les moyens de transports.

Que les Hohenzollern cèdent la place !

Une association d'Allemands du Sud vient de répandre à profusion en Bavière, Saxe et Wurtemberg une brochure dont l'auteur se cache sous le pseudonyme de Esiger.

Esiger affirme que ce sera le unique moyen de parvenir à la paix européenne.

Détail à noter : le *Volksrecht*, commentant cette brochure, fait remarquer qu'elle respire une telle haine à l'égard de l'Entente qu'elle ne peut être que l'œuvre d'un patriote.

Voilà un fait nouveau qu'un Allemand puisse passer pour patriote alors qu'il renie le kaiser.



LES REPRÉSENTANTS DE LA DYNASTIE WITTELSBACH

A droite, le prince régent Luitpold, mort le 12 décembre 1912. Au fond, debout, le roi Louis III, souverain régnant actuellement ; à sa droite, le prince héritier Ruprecht, qui commande un groupe d'armées sur le front occidental. Au premier plan, le fils de ce dernier.

LA SITUATION MILITAIRE

LA NEUTRALITÉ SUISSE ET L'AUTRICHE

Sur notre front, les reconnaissances se multiplient et ont été particulièrement actives dans le secteur de Lassigny et en Haute-Alsace. Il est certain que l'on entend à Bâle le canon d'Altkirch, de Burnhaupt et de Seppois. Il ne

Un succès militaire prochain serait plus utile encore à l'Autriche qu'à l'Allemagne, parce que ses peuples sont plus las de la guerre. Prise dans une impasse, son offensive de l'été dernier contre le Trentin n'a abouti qu'à un grave échec. Les passes des Alpes de Cadore sont trop difficiles et trop bien gardées pour qu'une attaque convergente puisse appuyer une telle offensive à l'est.

sont là que des conjectures sans preuves, mais l'un des principes de l'art de la guerre n'est-il pas de tout prévoir afin d'avoir réponse à tout ?

L'attaque de l'armée Morgen vers le Sereth, dans la région de Nancesi, n'a pas été soutenue. Le calme a régné hier sur toute la ligne du Sereth et de la Putna, si complet que les Allemands sont réduits à revenir, en leurs déclarations officielles, sur leur succès de la veille, qui leur aurait valu cinq cent cinquante prisonniers.

Ce temps d'arrêt ne signifie pas que l'ennemi renonce au projet d'une offensive plus étendue, mais, comme il ne se trouve pas encore en état de l'entreprendre, il consacre une partie de ses forces à des actions locales pour empêcher l'adversaire de le prévenir en passant lui-même à l'offensive. La contre-attaque victorieuse qui a rendu aux Russes Vadeni montre que ce danger n'est nullement illusoire.

Sur le front de l'armée Gerok, en Moldavie, on ne signale que des escarmouches. La lutte d'artillerie est toujours assez vive en divers secteurs du front de Galicie et s'est même étendue jusqu'en Volhynie. De ce côté, c'est l'artillerie russe qui a pris l'avantage.

Jean VILLARS.

UN RESCRIPT DU TSAR AU PRINCE GALITZINE

Nicolas II, exprimant encore l'inébranlable résolution de la Russie, trace au président du Conseil le programme de la victoire.

L'important document qu'on lira plus loin confirme les indications que nous avons données à plusieurs reprises à nos lecteurs au sujet de la crise russe. Dans le rescrit qu'il adresse au prince Galitzine, président du Conseil, l'empereur Nicolas II affirme, une fois de plus, sa volonté de faire collaborer tous les éléments et toutes les forces du pays au bien public et au salut de l'empire. C'est tout un programme d'action nationale que le rescrit impérial fixe au nouveau gouvernement.

Après avoir réitéré son inébranlable résolution, qui est celle de la Russie entière, de conduire la lutte jusqu'à sa fin victorieuse, l'empereur indique les problèmes immédiats dont la solution importe au plus haut degré pour l'issue heureuse des opérations militaires. Organisation du ravitaillement civil, réorganisation des transports : ce sont les deux tâches pressantes de l'heure. L'empereur ordonne qu'elles soient accomplies par le travail commun de tout le gouvernement, par la concorde d'action de tous les ressorts de l'Etat. L'union des classes devant l'ennemi, l'esprit de sacrifice de la nation doivent se retrouver dans l'activité du Conseil des ministres. Et, dans un langage élevé, qui causera une profonde impression chez nos alliés, l'empereur

donne pour ligne de conduite à ses ministres la bienveillance et la droiture vis-à-vis des institutions législatives.

Ainsi, dans ces circonstances solennelles, Nicolas II fait connaître que les idées qu'il a si souvent exprimées n'ont pas varié et doivent recevoir leur réalisation entière et effective par les actes du gouvernement. C'est un gage d'unité féconde et de concorde intérieure pour la Russie. L'hommage que Nicolas II rend aux Zemstvos, ces organes si originaux de la vie nationale russe, issus de la tradition naturelle de l'empire, sera surtout accueilli comme une promesse de paix publique, après les incidents de ces dernières semaines. En rappelant la mémoire d'Alexandre II, le tsar aux larges et puissantes conceptions, Nicolas II a mis son beau programme sous l'égide d'un des plus grands bienfaiteurs du peuple russe, dont la généreuse pensée n'a jamais cessé d'être la sienne. — J. B.

PETROGRAD, 21 janvier. — L'empereur a adressé au prince Galitzine, président du Conseil des ministres, le rescrit suivant :

Vous ayant confié le poste de président responsable du conseil des ministres, je juge opportun de vous indiquer les problèmes immédiats dont la so-

bution doit faire l'objet des soucis principaux du gouvernement.

Au moment actuel d'évolution de la grande guerre, toutes les pensées de tous les Russes sans distinction de nationalité ni de classe sont dirigées vers les vaillants et glorieux défenseurs de la patrie qui, dans une rude tension, attendent la rencontre décisive avec l'ennemi.

Dans une complète solidarité avec nos fidèles alliés, n'admettant pas la pensée de la conclusion de la paix avant la victoire définitive, je crois fermement que le peuple russe, supportant avec abnégation le poids de la guerre, accomplira son devoir jusqu'à la fin sans s'arrêter devant aucun sacrifice.

Les ressources naturelles de notre patrie sont inépuisables. Elles éliminent le danger d'épuisement du pays, danger qui surgit d'une façon évidente chez nos adversaires. Mais la question des approvisionnements, si importante, est évidemment compliquée dans les conditions actuelles. Par conséquent, je charge avant tout le gouvernement, unifié en votre personne, d'avoir cure tant du ravitaillement de mes vaillantes armées que de l'atténuation à l'arrière du front des difficultés inévitables dans l'approvisionnement pendant la lutte mondiale des peuples.

Je compte que le travail commun de tout le gouvernement sera concentré sur la réalisation sur une large échelle et le développement des mesures qui furent prises à cet effet ces derniers temps.

La question du ravitaillement des armées et de la population exige la concordance des dispositions prises tant par toutes les autorités du front que dans les différents ressorts unifiés conformément aux directives du conseil des ministres.

Un autre problème auquel j'attache une importance prédominante est constitué par l'administration et l'amélioration ultérieure des transports par chemin de fer et par voie fluviale. Le conseil des ministres doit élaborer dans ce domaine des mesures décisives assurant l'utilisation complète des moyens de transports pour pouvoir munir à temps de tout le nécessaire l'armée et l'arrière du front, grâce à la concordance des actions de tous les ressorts.

En vous indiquant ces problèmes immédiats du travail prochain, j'aime à croire que l'activité du Conseil des ministres sous votre présidence rencontrera l'appui du Conseil de l'Empire et de la Douma, unis dans un unanime et ardent désir de mener la guerre jusqu'à la fin victorieuse. Je considère comme un devoir pour toutes les personnes appelées au service de l'Etat de se comporter avec bienveillance, droiture et dignité à l'égard des institutions législatives.

Dans la prochaine activité de l'organisation de la vie économique du pays, le gouvernement trouvera un soutien irremplaçable dans les zélateurs qui par leur travail en temps de paix et en temps de guerre ont prouvé qu'ils conservent pieusement les traditions lumineuses de mon grand-père d'impérissable mémoire l'empereur Alexandre II.

La scission est accomplie dans le parti socialiste allemand

BERNE, 21 janvier. — La scission dans le parti socialiste allemand au Landtag de Prusse est maintenant un fait accompli. Les journaux annoncent en effet que la majorité, comprenant les députés Hirsch, Hue, Leiner, Braun et Haenisch, vient de décider que la minorité s'était séparée par son attitude lors de la séance du Landtag de vendredi dernier. Cette minorité comprend les députés Adolphe Hoffmann, Paul Hoffmann, Stroebel, Hofer. On sait que Liebknecht n'a pas encore été remplacé.

La minorité vient de se constituer en parti indépendant qui prend le nom de : Action sociale démocrate de l'ancienne règle.

Les journaux de Berlin publient, à ce sujet, le communiqué suivant :

« Le Comité du parti socialiste allemand s'est réuni le 19 et a décidé de se séparer de l'aile gauche dite « anarchiste ». Cela signifie une scission définitive du parti socialiste allemand.

« Cette mesure a été prise comme suite à la réunion de la majorité dissidente du 17 janvier, dans laquelle on avait jeté les bases d'une nouvelle organisation. La majorité du parti socialiste s'est ralliée vendredi à un ordre du jour dans lequel il est dit entre autres choses :

« La majorité du comité parlementaire, avec l'assentiment du bureau du parti et de l'assemblée nationale du parti tout entier, fidèle aux principes du parti pendant cette terrible guerre mondiale, a voté les crédits demandés pour la défense nationale. Quant à la nature de cette guerre, aujourd'hui que les gouvernements ennemis ont fait connaître leurs buts insensés de conquête, personne ne peut encore douter un seul instant que c'est pour l'Allemagne une guerre défensive. »

La motion stigmatise enfin la minorité « pour son opposition anarchiste et syndicaliste » et elle fait remarquer que la scission a été voulue par la minorité.

La motion a été votée par 29 voix contre 10.

COMMUNIQUE OFFICIELS du DIMANCHE 21 JANVIER (902^e jour de la guerre)

14 HEURES.

DANS LA REGION DE LASSIGNY, une tentative allemande sur une de nos tranchées vers Canny-sur-Matz a été aisément repoussée. L'ennemi a laissé des prisonniers entre nos mains.

Sur la rive droite de la Meuse, activité intermittente des deux artilleries. Combats de patrouilles DANS LE BOIS DES CAURIÈRES.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

Au nord de la Somme, nos batteries ont pris sous leur feu et dispersé des troupes ennemies en marche dans la REGION DU MONT SAINT-QUENTIN.

Sur la rive droite de la Meuse, grande activité des deux artilleries dans les secteurs de Vacherauville, des Chambrettes et du bois des Caurières.

Au nord du Ban-de-Sapt, après un vif bombardement, nous avons exécuté et réussi un coup de main dans les lignes allemandes VERS SENONES.

Rien à signaler partout ailleurs.

Communiqué britannique

20 HEURES 50.

Nous avons exécuté avec succès, ce matin, un coup de main contre les tranchées allemandes AU SUD-EST DE LOOS. Des grenades ont été jetées dans des abris garnis de troupes qui ont été détruits. L'ennemi a subi des pertes importantes. Les nôtres ont été légèrement et nous avons ramené un certain nombre de prisonniers.

Un détachement a également pénétré dans les lignes allemandes, la nuit dernière, AU NORD DE NEUVE-CHAPELLE.

L'artillerie ennemie a montré de l'activité par intermittence, au cours de la journée, dans les régions de Rancourt, Veaucourt, Serre et dans le secteur d'Ypres. Les positions allemandes ont été bombardées avec efficacité dans le bois de Saint-Pierre-Vaast et les régions de Gommécourt, Arras et Armentières.

La nouvelle revision des exemptés et des réformés

Voici quel serait le texte du projet de loi relatif à la nouvelle revision des réformés et exemptés, projet qui, nous l'avons dit, sera déposé demain à la Chambre.

Article premier. — Tous les exemptés et réformés n° 2 appartenant aux classes 1896 à 1917 inclus qui n'ont été examinés qu'une seule fois depuis le 2 août 1914, soit par un conseil de revision, soit par une commission spéciale de réforme, seront, à l'exception de ceux qui ont contracté un engagement spécial avant le 23 novembre 1916, soumis à l'examen des commissions spéciales de réforme constituées dans les conditions prévues à l'article 3 de la loi du 17 août 1915. Ces hommes devront faire, dans le délai de quinze jours, à partir de la promulgation de la présente loi, une déclaration de situation militaire à la mairie du lieu de leur résidence actuelle.

Art. 2. — Les commissions spéciales de réforme auront qualité :

a) A l'égard des exemptés, pour prononcer leur classement dans le service armé, dans le service auxiliaire ou leur maintien dans la position d'exemptés ;

b) A l'égard des réformés n° 2, pour prononcer leur classement dans le service armé, dans le service auxiliaire, pour transformer la réforme en réforme temporaire, pour déclarer l'intéressé susceptible d'être proposé pour la réforme n° 1.

Art. 3. — Les exemptés et réformés reconnus aptes au service armé ou auxiliaire, suivront le sort de leur classe de mobilisation aux dates fixées par le ministre de la Guerre. Ceux qui n'auront pas fait la déclaration prévue à l'article 1 de la présente loi ou qui n'auront pas répondu à leur convocation devant la commission spéciale de réforme seront considérés comme aptes au service armé.

Comme on peut le voir, le projet prévoit que les visites seront passées devant des commissions spéciales de réforme.

D'autre part, si ce texte est exact, on remarquera qu'en ce qui concerne les réformés n° 2, il ne prévoit pas leur maintien dans leur position actuelle. Ceux qui ne seront pas versés dans le service armé ou le service auxiliaire verront leur réforme soit transformée en réforme temporaire, soit transformée en réforme n° 1.

Autrement dit, il n'y aurait plus de réforme n° 2 définitive.

Ces dispositions sont, bien entendu, susceptibles d'être modifiées par voie d'amendement.

Nous pourrions ainsi annoncer qu'on proposera à la Chambre la substitution des conseils de revision aux commissions de réforme : que, d'autre part, comme il a été fait pour la classe 1918, on demandera que l'incorporation des exemptés et réformés classés dans le service armé ou le service auxiliaire ne puisse être effectuée qu'en vertu d'une loi.

Attendons d'ailleurs le texte officiel pour être fixés.

LA CATASTROPHE de Londres

Les nouveaux détails qui nous parviennent de Londres donnent un caractère encore plus atroce à l'explosion qui a dévasté tout un centre industriel.

De Londres, on aperçut, à travers la nuit et une pluie drue une lueur vive et subite. Après quelques secondes à peine, une explosion formidable retentit ; sa vibration, telle une énorme vague, s'étendit à plus de 20 kilomètres de la ville. Des centaines de personnes, rentrant chez elles, furent renversées, et même des tramways pleins de voyageurs furent soulevés et dérailés.

Dans Fleet Street, à plus de 16 kilomètres du lieu du désastre, des vitres furent brisées ; à Kingston, à une vingtaine de kilomètres, les fenêtres furent secouées comme sous l'effet d'un ouragan. Pendant près d'un quart d'heure, plusieurs faubourgs furent complètement privés d'éclairage électrique.

On crut tout d'abord à un raid de zeppelins, et les habitants se précipitèrent dans les rues, mais bientôt on apprit le genre du sinistre et sa gravité.

Sur les lieux mêmes, des scènes horribles se succédaient. Des masses de liquides enflammés, des bois de charpente embrasés, du fer brûlant étaient projetés dans toutes les directions ; un énorme fragment de chaudière, pesant trois ou quatre tonnes, fut trouvé à 400 yards de là, dans un champ. Les produits chimiques brûlaient avec des lueurs jaunes ou violettes, vertes ou rouges. De nombreuses femmes, que l'on sauvait, étaient hébétées par le choc nerveux ou perdaient connaissance ; la plupart étaient presque nues ; certaines affreusement brûlées. Une jeune fille en délire agitait ses bras carbonisés.

Les remorqueurs transportaient sur l'autre rive de la Tamise les victimes dont on les chargeait et qui étaient dirigées ensuite sur les hôpitaux.

Un gazomètre fit explosion ; un moulin à farine et dix immeubles, situés à une courte distance de l'usine flambaient aussi. Les flammes, poussées par le vent, se propageaient avec une rapidité que les pompiers combattaient en vain. Des rues entières s'embrasèrent. A minuit, six foyers d'incendie étaient encore en pleine activité. Les mâts des navires se détachaient nettement sur le fond rouge du ciel. Les toitures s'effondraient avec fracas. De nombreuses personnes étaient ensevelies sous les ruines des maisons écroulées. Un enfant, âgé de quelques mois, fut retiré d'un amas de décombres. Il était le seul survivant de la famille.

Ce n'est qu'au jour, cependant, que le désastre apparut dans toute son étendue. Dans un rayon d'environ 1.200 mètres, on ne distinguait que des briques noircies, des plâtres, des pans de murs brûlés. Seul, un trou énorme marquait l'endroit où, la veille, fonctionnait la vaste usine de munitions.

LES FANTAISIES DE LA PORTE

La réponse de la Turquie à la note de l'Entente

AMSTERDAM, 21 janvier. — On mande de Berlin que le gouvernement turc a communiqué aux neutres une note à propos de la réponse de l'Entente aux propositions de paix des puissances centrales.

Cette note prétend que les puissances centrales et la Turquie n'avaient aucune raison de désirer la fin de la guerre étant donné qu'aucune partie de leurs territoires n'est occupée par l'ennemi, et ajoute :

« Le monde connaît les prétentions de la France sur la Syrie et l'Alsace-Lorraine, de la Russie sur Constantinople, les détroits et une grande partie de l'Anatolie ; de l'Angleterre sur la Mésopotamie et l'Arabie.

« On connaît également les intrigues de l'Entente pour entraver le développement naturel de la Turquie. Le plan de partage de l'Entente est contraire aux principes des nationalités, car l'Entente ne se soucie plus de ces principes lorsqu'il s'agit de ses propres intérêts. Le protectorat anglais sur l'Egypte est contraire à ces principes, car la population égyptienne n'a aucune relation avec la race anglaise. L'annexion de l'Egypte qui n'a rien d'anglais, l'occupation de Tripoli qui n'a rien d'italien, le plan fantaisiste de la Russie sur Constantinople et le bassin de la mer de Marmara, région dont les populations sont turques et mésopotamiennes en grande majorité, sont autant de violations du principe des nationalités.

« Comme ses alliés, la Turquie a été obligée de prendre les armes pour la défense de son territoire, de sa liberté et de son indépendance. Aujourd'hui, comme ses alliés, la Turquie croit ses buts atteints. Les puissances ennemies, au contraire, voyant la réalisation de leurs plans de plus en plus éloignée, sont d'autant plus opposées à accepter des propositions raisonnables. La responsabilité de la continuation de la lutte sanguinaire doit leur être attribuée. »

• DERNIÈRE HEURE •

Lutte d'artillerie sur le front russe

En Roumanie, les Allemands enlèvent la tête de pont de Nanesci.

PETROGRAD, 21 janvier. — Communiqué du grand état-major :

Dans la direction de Kowen, à l'est et au nord-est de Volitzka, nous avons attaqué deux fois par notre feu des parties de la position ennemie. Les réseaux de fils de fer barbelés de l'ennemi ont été endommagés. Nous avons pu enregistrer quelques coups de canon heureux : l'un d'eux a provoqué une explosion dans un abri blindé. L'artillerie lourde ennemie a bombardé nos positions au nord de Bolchovtze (sur la rivière Naraiovzka) et endommagé un peu nos tranchées dans la région de la station Skomorski.

Au sud de Stanislau, nos éclaireurs ont attaqué un détachement d'éclaireurs ennemis.

Dans la région de Zagwozt, après un combat corps à corps, les Autrichiens ont été soit passés à la baïonnette, soit faits prisonniers.

Sur le reste du front, canonnade.

FRONT ROUMAIN. — Rien d'important à signaler. Quelques raids heureux de nos éclaireurs et des éclaireurs roumains.

Les nouvelles allemandes

Front archiduc Joseph : Dans les Carpathes orientales, une attaque projetée par l'ennemi le long de la route de Valeputna n'a pu se développer en raison du feu efficace de notre artillerie. De petites tentatives russes ont été repoussées.

Front von Mackensen : Avec Nanesci, toute la tête de pont défendue encore avec opiniâtreté par les Russes est tombée le 19 janvier entre nos mains. Les soldats de la Poméranie, de la Vieille-Marche et de la Prusse orientale ont pris d'assaut plusieurs lignes ennemies avec des points d'appui fortement organisés. La localité elle-même a été prise après un chaud combat de rues.

Les Russes qui refusaient par les ponts du Sereth ont été pris de flanc par nos batteries et nos mitrailleuses et ont subi de lourdes pertes. 1 officier et 555 soldats, 2 mitrailleuses et 4 lance-bombes sont tombés entre nos mains.

FRONT DE MACEDOINE. — Dans la boucle de la Cerna, à l'est de Paralowo, un détachement de reconnaissance allemand a exécuté une opération heureuse.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 21 janvier. — Commandement suprême. — Entre la Sarca et l'Adige, mouvements ennemis et duels d'artillerie.

Sur le reste du front du Trentin et sur le front de Giulie, actions habituelles d'artillerie et de mortiers.

Dans la zone de Plava et sur le Carso, l'activité de nos patrouilles a provoqué de petites rencontres avec des détachements ennemis en reconnaissance.

LES OPERATIONS EN TRIPOLITAINE

ROME, 21 janvier. — Le ministère des Colonies communique la note suivante :

La colonne du général Latini, lancée à la poursuite de l'ennemi en fuite vers l'est après sa défaite du 16 janvier, l'a atteint le 17 janvier à Agilah, où il s'était préparé à une résistance acharnée.

Malgré une forte tempête de sable, rendant l'action très difficile, le combat s'est engagé et a duré de midi à 3 heures : l'ennemi a été complètement repoussé et mis en fuite vers l'est et le sud.

Le général Latini, ayant atteint le but fixé par le gouverneur de Tripolitaine, et qui consistait à battre la mehabla de rebelles menaçant Zaoura en lui infligeant des pertes sérieuses, est rentré à Zaoura avec sa colonne.

Les derniers renseignements annoncent que les rebelles ont eu, dans la journée du 16 janvier, 700 morts et un millier de blessés, et, le 17 janvier, 120 morts et environ 300 blessés.

Nos pertes sont légères.

L'esprit des troupes est toujours excellent.

La mission militaire italienne en France

Le général Lyautey, ministre de la Guerre, a offert, hier matin, à l'hôtel du ministère, un déjeuner en l'honneur du général Bagnani et des membres de la mission militaire italienne, venus pour visiter le front.

Le marquis de Salvago-Raggi, ambassadeur d'Italie à Paris, ainsi que les attachés militaires d'Italie y assistaient.

Toute l'Amérique contre les pirates

La guerre sous-marine à outrance à partir du mois de mars

NEW-YORK, 21 janvier. — M. Bayard Hale, correspondant du New-York American, télégraphie que, s'il faut en croire les bruits qui circulent dans les milieux maritimes allemands, la guerre sous-marine reprendra avec plus de rigueur que jamais à partir du mois de mars.

Sans doute, ajoute ce correspondant, les neutres auront-ils à souffrir davantage que par le passé de cette guerre, telle que la conçoit l'Amirauté allemande.

Les Etats-Unis n'admettent pas le point de vue allemand

WASHINGTON, 21 janvier. — La déclaration de l'Amirauté allemande suivant laquelle les marins neutres trouvés à bord de navires saisis par des croiseurs allemands ont été enlevés comme prisonniers de guerre, soulèvera une autre question entre l'Allemagne et les Etats-Unis au cas où il y aurait parmi eux des Américains. On estime qu'ils ne sauraient être prisonniers de guerre que si les vaisseaux capturés étaient des vaisseaux de guerre.

Or les registres du consulat britannique portent que trois Américains font partie de l'équipage du navire britannique Yarrowdale.

Le département d'Etat a toujours considéré que pour être navire de guerre, un navire doit battre pavillon naval, avoir pour équipage des marins de la flotte et agir sur les ordres des autorités navales.

Le Brésil envoie un cuirassé pour faire la police sur ses côtes

RIO-DE-JANEIRO, 17 janvier (Retardée en transmission). — Le torpillage des navires par le corsaire allemand a causé une vive sensation au Brésil.

La *Gazeta de Noticias* écrit : « L'Allemagne, pour remercier le Brésil de sa neutralité exemplaire, bloque maintenant ses côtes avec ses corsaires. Nous devons réagir énergiquement contre ses attentats à notre honneur, à notre liberté et à l'existence d'un peuple autonome. Autour de nous se grouperont tous les peuples qui préfèrent affronter les pires souffrances qu'une soumission humiliante. »

RIO-DE-JANEIRO, 20 janvier. — Après une longue conférence, le ministre des Affaires étrangères, M. Lauro-Mulene, le président de la République, M. Wenceslas Braz ont décidé — étant donnée la recrudescence des actes de guerre intéressant le commerce du Brésil et susceptibles éventuellement d'affecter la souveraineté du pays — de rendre plus décisive la surveillance des côtes du nord du Brésil, par l'envoi en croisière dans ces parages du croiseur-cuirassé *Deodoro*, lequel est en train d'appareiller.

FRANCE ET RUSSIE

Echange de télégrammes entre les généraux Belaieff et Lyautey

Le général Belaieff, ministre de la Guerre de Russie, a adressé, le 20 janvier 1917, au général Lyautey, ministre de la Guerre, le télégramme suivant :

En prenant, par ordre de Sa Majesté, la direction du ministère de la Guerre, je prie Votre Excellence d'agréer l'expression des sentiments de sincère amitié et d'admiration pour la grande armée française qui animent toute l'armée russe.

Je suis certain que l'heure est proche où les efforts communs des vaillantes armées alliées seront couronnés par une victoire définitive sur notre perfide ennemi.

Le général Lyautey, ministre de la Guerre, a répondu au général Belaieff dans les termes suivants :

Très sensible au télégramme que Votre Excellence a bien voulu m'adresser au moment où elle prenait la charge des hautes fonctions que Sa Majesté l'Empereur lui a confiées, j'ai à cœur de vous exprimer à mon tour combien je me félicite de collaborer avec vous plus étroitement que jamais à la grande œuvre commune.

Les sentiments d'admiration et de fraternité qui unissent l'armée française à l'armée russe, sa vaillante sœur de combat, sont les gages de l'efficacité certaine de nos tâches.

Je demeure comme vous convaincu que nous obtiendrons bientôt la victoire décisive de nos armes, grâce à la persistance de nos volontés et à la coordination de nos efforts.

Un rêve pangermaniste : la Belgique allemande

L'Allemagne réclame à l'est et à l'ouest des « territoires de colonisation ».

ZURICH, 21 janvier. — On annonce d'Iéna à la *Gazette de Voss* qu'une société de « l'indépendance », à la tête de laquelle se trouve le professeur Plate, a envoyé à l'armée, ainsi qu'à plusieurs partis de l'Empire, la motion suivante :

« L'évacuation de la Belgique, ainsi que sa remise en état comme nous le demandent nos ennemis est chose impossible. Sur ce point surtout, il faut éviter à tout prix que la Belgique reste une porte de sortie pour l'Angleterre. Il nous faut absolument conserver la côte flamande, ainsi que la ligne de la Meuse.

« D'autre part, il faut que la partie flamande ne reste plus longtemps sous l'influence wallonne. »

BERNE, 21 janvier. — Le Comité indépendant pour la paix allemande, union des plus actives organisations pangermanistes, a tenu le 19 janvier à Berlin, dans la salle du Landtag de Prusse, une assemblée à laquelle assistait tout l'état-major des annexionnistes. Le député Fuhrmann, le professeur Dietrich Schaeffer ont pris la parole. Le chef des conservateurs au Reichstag, le comte Westarp, a réclame pour l'Allemagne des territoires de colonisation à l'est et à l'ouest des frontières qui la garantissent contre l'Angleterre et ses vassaux.

Le député national-libéral Streisemann a déclaré que l'Allemagne devrait se considérer comme battue si l'Europe se retrouvait après la guerre dans le même état qu'avant. Il a revendiqué l'annexion de la Courlande, bien plus précieuse pour l'Allemagne que le royaume indépendant de Pologne. A l'ouest, Streisemann désire l'annexion des districts miniers et un recul de frontière capable de protéger efficacement les régions industrielles du Rhin et de Westphalie.

Pour terminer, le député progressiste au Landtag, Pasteur Traub, a exposé comment les exigences de l'Allemagne pour l'avenir sont justifiées au point de vue moral.

Tous les orateurs ont été très applaudis, particulièrement dans les passages où il est réclame une guerre sans merci contre l'Angleterre. Tous ont d'ailleurs exprimé leur entière confiance dans le haut commandement militaire.

L'interdiction générale des importations décrétée par l'Allemagne lèse gravement l'industrie suisse

GENÈVE, 21 janvier. — On mande de Berne au *Journal de Genève* que l'interdiction générale des importations que l'Allemagne vient de décréter cause dans l'industrie suisse un vif émoi. Les branches les plus atteintes sont les broderies de Saint-Gall, les soieries de Zurich et l'industrie horlogère. On attend bien dans tous ces milieux que l'interdiction générale soit tempérée par des autorisations spéciales, mais les formalités nouvelles provoqueront forcément de grandes complications et de nombreux retards ; elles constitueront une nouvelle entrave pour les industries d'exportation de Suisse et notamment pour quelques-unes comme les broderies de Saint-Gall qui sont déjà les plus éprouvées par la guerre. Le dommage est d'autant plus considérable que la mesure prohibitive a été appliquée aussitôt après avoir été décidée et sans aucun délai d'avertissement.

Quelques industries, et notamment les soieries, sont déjà atteintes par l'interdiction d'exportation décrétée le 23 décembre par l'Autriche-Hongrie. D'autres sont menacées par des interdictions particulières projetées ou en voie d'exécution par la Russie et l'Angleterre.

En ce qui concerne les interdictions allemandes, les représentants des industries intéressées se sont adressés au département politique fédéral qui a fait immédiatement des représentations à Berlin. Quant aux démarches faites à Vienne à propos du décret du 23 décembre, elles n'ont pas obtenu de résultats satisfaisants.

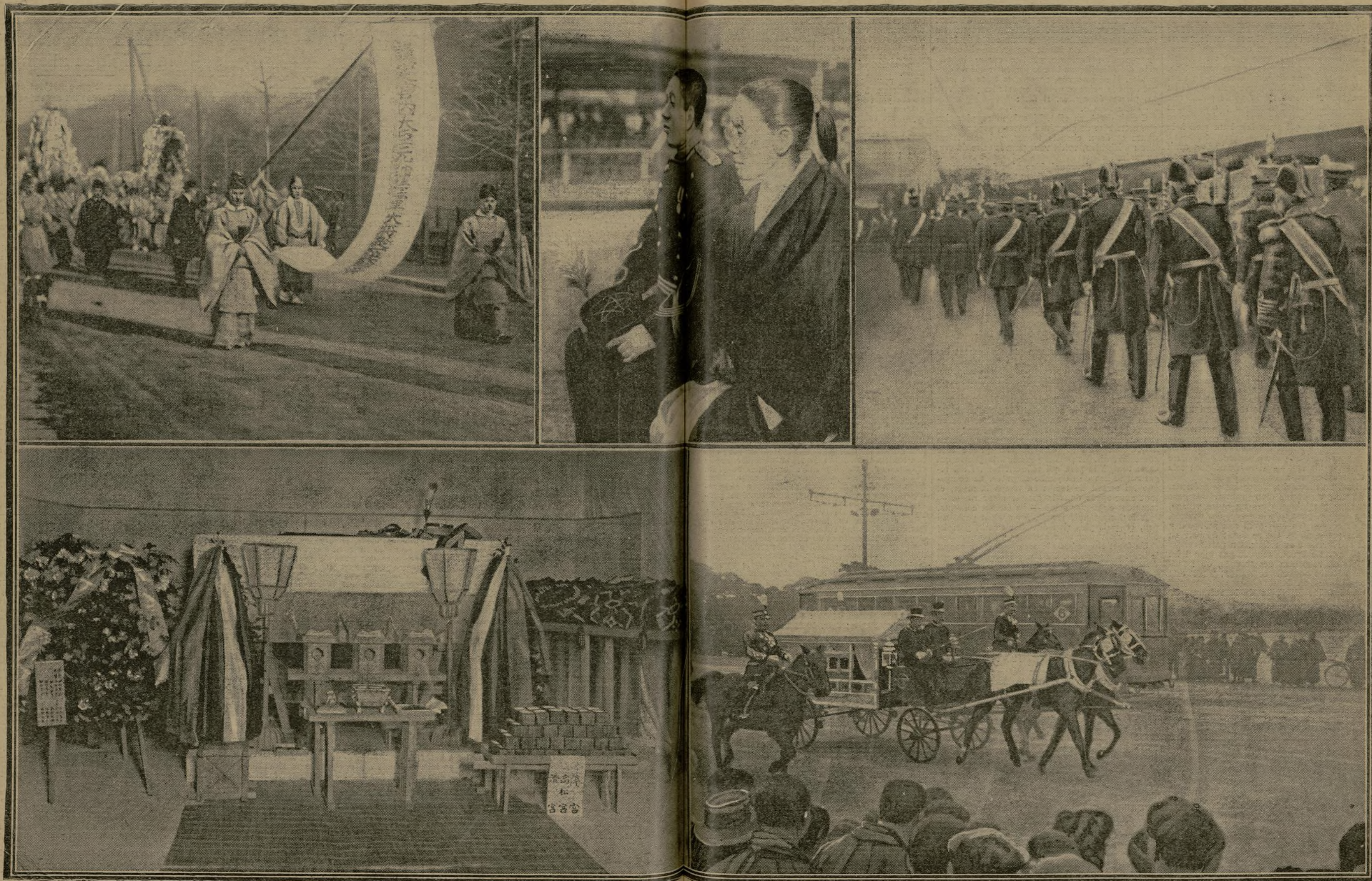
Tous les grands journaux de la Suisse allemande se font l'écho de ces inquiétudes.

Une explosion au laboratoire de munitions de Spandau

AMSTERDAM, 21 janvier. — On mande de Berlin :

Une explosion récente au laboratoire de munitions de Spandau a tué dix ouvriers et en a blessé vingt.

Les premières photographies arrivées en France des funérailles du maréchal Oyama, à Tokio



Les obsèques du maréchal prince Oyama, garde du sceau impérial du Japon et ancien généralissime des armées nipponnes, ont été célébrées en grande pompe et suivant les traditions les plus anciennes de l'empire, au parc Hibiya à Tokio. Peu d'hommes ont été aussi populaires au Japon. Il avait conduit l'armée à la victoire en Chine, en 1894, en Mandchourie

en 1904. Voici les funérailles: 1° Bannière portée par les prêtres mentionnant tous les titres du défunt; 2° Le lieutenant et la princesse Oyama, fils et veuve du maréchal, assistant à la cérémonie; 3° le cercueil porté au parc Hibiya par des officiers; 4° le cercueil exposé devant la somptueuse résidence du défunt; 5° le corbillard traverse les rues de Tokio.

LES CONTES D'EXCELSIOR

« On la refera, la bicoque ! »

Après s'être bien battu, il avait vu la guerre se terminer pour lui par un congé de réformation. Cela lui était arrivé à Bourges, où un bienfait du hasard avait mis sur ses pas une bonne fille, réfugiée, et née dans un village voisin du sien.

Ils s'étaient mariés, lui, parce qu'il voyait en elle une image vivante de la petite patrie que les Allemands avaient saccagée ; elle, parce qu'elle s'était prise d'une grande pitié pour ce « gars du pays », qui avait laissé un pied à la bataille.

Un temps, on était allé à Paris et l'on avait vécu, pas trop mal, en patientant, dans une usine à munitions. Mais un jour, le journal ayant annoncé que leurs deux petits patelins avaient été repris à l'ennemi et que même on avait regagné un bon bout de terre française, par-delà, vers le Nord, ils s'étaient enquis pour savoir s'ils auraient le droit de rentrer au pays. Bien contents de s'entendre dire ce qu'ils espéraient tant, ils partirent, et un matin arrivèrent... chez elle ! Triste bonheur ! La petite maison des parents était à peu près debout, par une rare chance, dans un bourg où presque tout n'avait plus que figure de ruine. Mais le père ? Mais la mère ? Point de nouvelles. Surpris là, enlevés probablement par l'envahisseur, à moins que quelque part en France, abrités en une ville inconnue.

Les gens du village, un à un, revenaient. Une sorte de vie hésitante renaissait. Un jour, c'étaient des charrettes nouvelles sur le chemin défoncé d'ornières ; un autre, c'était le vieux curé qui, arrivé par les champs, et blanc de boue, levait douloureusement les bras devant les décombres de son église effondrée. Une autre fois, c'étaient des femmes qui, remontées d'on ne sait quelle contrée, s'assemblaient, en arrivant sur l'ancien mail, pour pleurer tout d'abord.

On était là depuis une semaine, et ni lui ni elle n'avaient osé parler d'aller, à trois lieues de là, dans le hameau du gars. Quelqu'un en passant avait dit : « Vous n'y trouverez pas un pan de mur debout. » Alors, à quoi bon se faire de la peine pour rien ? Sa pauvre maison, — la place de sa pauvre maison, — il reverrait tout cela assez tôt, n'est-ce pas ?

Pourtant, un dimanche, l'occasion se présenta. Tout de suite on décida d'en profiter. Des gens s'en allaient par là-bas, dans un autre village, avec un chariot, porter de la corde, des poutres, un tas de choses. On irait avec eux puisqu'il y avait une petite place. On se ferait déposer en passant et reprendre au retour. On partit.

Il neigeait. Le canon tonnait pas bien loin. Deux fois on rencontra des troupes, oh ! fatiguées à ne plus pouvoir se traîner. Tout cela n'était pas bien gai.

Quand il fallut descendre de la voiture, elle conseilla :

— Appuie-toi sur tes béquilles. Je ne sais même pas si tu pourras bien avancer dans cette neige.

C'est qu'elle avait bien tombé, la neige. Il y en avait l'épaisseur d'un pied. Heureusement c'était tout près. Une petite côte à monter. Le chariot s'en allait ; on entendit encore un peu les grelots du cheval, et puis plus rien, plus même le canon : un grand silence qui faisait presque peur. Ce qui avait été le village s'étalait

là, en monceaux. La guerre est un fléau terrible. Ce petit pays qui était si coquet !...

— Tiens, voilà ma bicoque, dit-il doucement, sans tristesse apparente.

Tout était par terre de la demeure d'antan. Seule restait dressée la lourde maçonnerie du passage de fumée, au-dessus d'un corps de foyer énorme, carré. Cela faisait une grande silhouette de pyramide ébréchée, profilée contre le ciel gris, d'où les flocons blancs avaient cessé de descendre. Il se retourna, regarda la trace de leurs pas dans la neige et puis il reporta les yeux vers ces pierres épargnées. Il dit :

— C'est drôle.

C'était drôle, en effet. Plus de murs, plus rien que cette bête de cheminée colosse, avec sa dalle d'âtre et deux chenêts tordus, qui semblaient dire : « Eh bien, voilà, vous pouvez faire du feu, au moins ! »

Après tout, pourquoi donc n'en ferait-on pas ? La charrette ne reviendrait qu'à la brune, la visite du village était toute finie puisqu'il n'y avait plus rien, et la petite venait de frissonner.

— Dis donc, si on faisait du feu ? proposa-t-il.

— Du feu ? Qu'est-ce que tu dis là ?

— Eh bien ! dame, on est chez nous. Pas la peine de geler en attendant les autres. J'ai pas raison ?...

Il se penchait, regardait dans le trou ; là-haut, un peu de ciel s'encadrait.

— Tu vas voir. Fais comme moi.

Sur ses béquilles, il se portait là où il voyait sortir de la neige, des solives et des chevrons du toit. Pièce à pièce et elle l'aidant, ils firent un beau tas dans la cheminée. C'était mouillé, mais bah !...

— Ça prendra ou ça ne prendra pas.

Ça prit.

Ils s'étaient assis sur une place vivement balayée, devant la flamme. Et ils regardaient le feu danser. Le canon recommençait son tonnerre. Une neige rare voltigeait, piquait de blanc leurs épaules rapprochées.

— C'est drôle, dit-il encore.

Il pensait que la vieille cheminée n'avait jamais vu cela : deux êtres les mains tendues ardeur et la neige sur le dos. Depuis cent cinquante ans qu'on s'était repassé la maison de père en fils, c'était bien la première fois qu'une telle chose arrivait. Et puis il pensait à la guerre qui casse tout, à la paix qui refléurait tout. Et il regardait le bas de sa jambe amputée. Sa compagne lui serrait de temps en temps la main, et tout enveloppés dans la grande lueur rouge — comment expliquer cela ? — ils étaient contents.

A la fin, la nuit venait. Ils avaient parlé un peu, et puis plus rien dit. Seulement, parfois, elle se levait pour aller chercher du bois.

Un fouet claqua dans le bas chemin. On perçut le bruit des grelots... Un autre bruit de voix.

— Les voilà !

Il se retrouva debout devant le foyer. La flamme baissait. Elle mourrait bientôt. La neige tombait plus drue. Le fouet appela encore. L'homme ne bougeait pas. Il regardait finir le feu :

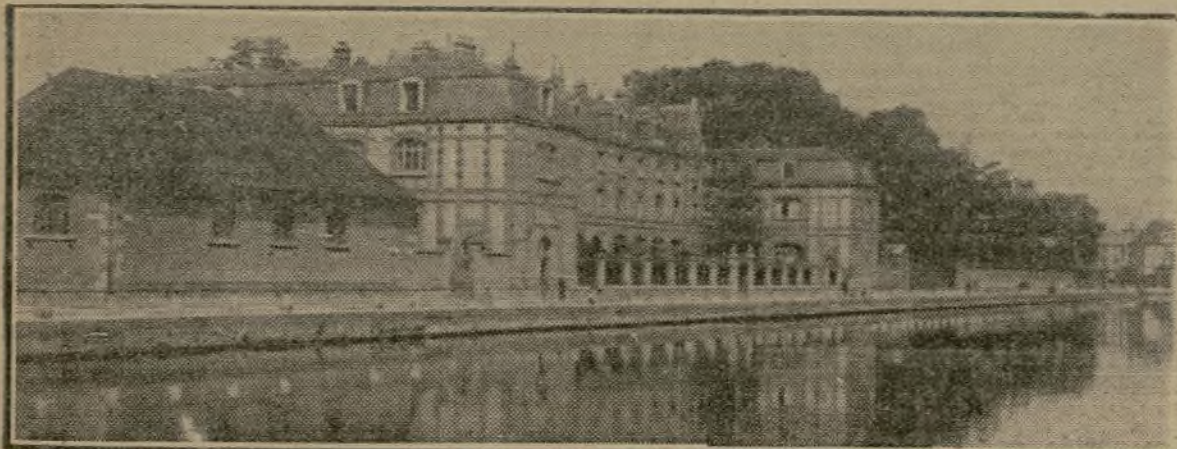
— Allons, viens, mon gars, invita-t-elle.

Alors, il chercha les yeux de sa femme et se laissa emmener. Ses béquilles faisaient des trous noirs dans la neige, et il disait, comme pour lui seul, sur un ton confiant et serein, sans savoir qu'il parlait comme toute sa Patrie :

— Eh ben ! on la refera, la bicoque, et plus belle !...

Pascal FORTHUNY.

M. POINCARÉ A VISITE HIER L'HOPITAL DES JACOBINS, A TROYES



Le centre de physiothérapie de Troyes (Hôpital auxiliaire n° 2, de la Société de Secours aux Blessés militaires) qui a été visité, hier, par le Président de la République, qui a remis au docteur Bailleul, chef de ce centre qu'il a créé en 1914, la croix de la Légion d'honneur.

Couleurs perdues ! Regard éteint !

L'éclat des yeux, la fraîcheur du visage constituent la vraie beauté pour une jeune fille, car ce sont les signes certains d'une santé florissante, d'un sang pur et riche. Une jeune fille pâle, aux yeux mornes, n'est jamais jolie. Même si les lignes de son visage sont pures, on ne la remarque pas, ou bien, si on la remarque, c'est pour constater son apparence malade, et aussitôt les yeux se détournent d'elle.

Mlle Philomène Daviau, qui nous écrit aujourd'hui, était, à juste titre, fière de sa bonne mine, de ses yeux brillants. Aussi est-ce avec un réel chagrin qu'ayant été gagnée par l'anémie elle voyait ses couleurs disparaître, ses yeux se ternir.



« J'ai été pendant longtemps — nous dit-elle — très anémique. J'étais pâle et mes yeux avaient perdu leur éclat. Le moindre effort m'essouffait et me donnait des battements de cœur et bien souvent j'avais si mal à la tête que j'étais obligée de me coucher. Je ne pouvais pas réparer mes forces, puisqu'il m'était impossible de manger à cause de mes douleurs d'estomac. J'étais devenue si faible que je ne pouvais plus travailler. On m'a dit, plus tard, que je faisais vraiment peine à voir. Tous les médicaments qui m'avaient été prescrits, et que j'avais pris consciencieusement, ne m'avaient procuré aucun soulagement. Alors, je me suis décidée, sur le conseil d'une amie, à prendre les Pilules Pink. En très peu de temps je me sentis beaucoup mieux. Mes maux de tête et d'estomac disparurent et je retrouvai mes forces. Aujourd'hui, ma santé est parfaite et ma bonne mine m'est revenue. »

Mlle Philomène Daviau habite chez M. Robert, à Lile, commune de Méron, par Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire). Sa guérison confirme une fois de plus la puissante et durable efficacité des Pilules Pink contre les maladies et les troubles dus à l'appauvrissement du sang. Leurs propriétés reconstituantes et toniques font d'elles le remède souverain dans tous les cas d'anémie, chlorose, épuisement nerveux, faiblesse générale, maux d'estomac. Les Pilules Pink donnent au visage et au regard la fraîcheur et l'éclat qui dénotent une bonne santé. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris ; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

LA MUSIQUE

Semaine vouée aux classiques : à l'Opéra même la création d'un ballet de Stravinsky, les Abeilles, n'a pas révélé une musique agressivement moderne ; elle est, certes, originale, captivante avec des sonorités délicates et des bruissements subtils, mais tout de même classique, en écho du Sacre du Printemps.

Et, aux Concerts Colonne-Lamoureux, du Schumann, du Beethoven, César Franck et Berlioz ! L'ouverture sensible jusqu'au pessimisme de Manfred, la Symphonie en la majeur, avec l'allegretto d'une inspiration si nostalgique, et les Eolides, fluides et mystiques, et toute l'harmonie passionnelle de Roméo et Juliette ont animé en chaque auditeur les anciennes ferveurs de l'adolescence musicale.

Une seule œuvre nouvelle, en première audition, une Etude symphonique sur un thème ancien, de C.-P. Simon, œuvre musicale un peu dense, où les dessins mélodiques semblent obscurcis parfois par une poussière de sons. Des qualités sérieuses, de la puissance, une révélation enfin, chez l'auteur, femme très artiste, de dons tout à fait virils.

Jules BERNEX.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

ENVOI FRANCO gare des 7 boîtes (cure complète) contre mandat de 10 francs à MM. Girard et 73, rue Sainte-Anne, Paris.

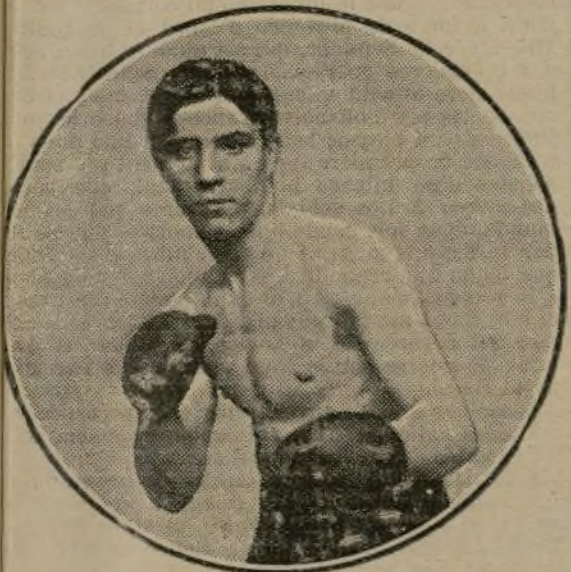
Toutes pharmacies, 1 fr. 75 la boîte.

LA VIE SPORTIVE

BOXE

Georges Bernard, champion de France de boxe, victime d'un accident mortel. — L'aviation a sa part dans les fastes douloureusement célèbres des jeunes héros qui ont donné leur existence pour la patrie, et il nous arrive de voir fréquemment le nom d'un sportif sur le livre d'or des glorieuses victimes.

Cette fois, c'est un boxeur célèbre, malgré ses vingt-trois printemps, le jeune Georges Bernard, de son vrai nom Bessan, caporal aviateur, qui a trouvé la mort à la suite d'un accident de l'aviation. Samedi, dans l'après-midi, il exécutait une descente en vrille, lorsque



LE CHAMPION DE BOXE BERNARD

l'appareil piqua verticalement et vint s'écraser sur le sol. Bernard avait été tué sur le coup.

Georges Bernard, originaire de Haguenau-de-Bigorre, fait notre meilleur champion poids moyen : il débuta sur le ring à seize ans et, en tout temps, il se fit remarquer pour sa loyauté et par son jeu scientifique.

Quelque temps avant la guerre, en mai 1914, il fut déclaré vainqueur au dix-neuvième round dans sa rencontre avec Marcel Moreau.

Dernièrement, étant en permission, il prêtait son concours à la soirée organisée à l'Académie Maitrot.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Première série. — Équipes premières. — Racing Sports bat Standard A. C. par 4 buts à 2. A. S. Française bat Paris Université Club par 10 buts à zéro. Racing Club de France bat C.A.S. Générale par 2 buts à zéro.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Équipes premières. — Première division. — U. S. Suisse bat Olympique par 2 buts à 1. C. A. Lillois bat C. A. de V. par 5 buts à 3. Club Français et C. A. de Paris font match nul (4 buts à 4). — Deuxième division : Paris Star bat S. C. Français par forfait.

Les challenges de la F.G.S.P.F. — Équipes premières. — Lorette Sports bat U. S. du 1^{er} par 1 but à zéro.

FOOTBALL RUGBY

Les Parisiens battent les A.N.Z.A.C. — En 1906, les Parisiens eurent l'occasion d'apprécier une équipe de joueurs néo-zélandais qui fit preuve d'une virtuosité extraordinaire ; aussi, le match qui se disputait hier après-midi était-il attendu avec curiosité par tous les sportifs parisiens, et c'est devant un très nombreux public que la partie s'est déroulée.

Disons de suite qu'elle a été excessivement intéressante et que les Parisiens ont triomphé, par 9 points (3 essais) à 6 (2 essais), de leurs redoutables adversaires. Les tenants étaient composés, du côté des Parisiens, par le Lutetia Sports, qui n'est autre qu'une sélection de joueurs du R.C.F., du Stade et de l'A.S.F., et, du côté adverse, par des joueurs australiens et néo-zélandais qui forment dans l'armée britannique un corps dénommé, par abréviation, A.N.Z.A.C.

Arceillon, de Lutetia, marque le premier essai, mais

les Anzacs se reprennent, et Baartz met un essai à leur actif. Dans la seconde partie, les Anzacs ont l'avantage, mais ne marquent pas. Après plusieurs tentatives infructueuses de part et d'autre, Arceillon marque un second essai, et Boursier se charge du troisième ; les coloniaux font une tentative désespérée, et, à leur tour, réussissent un essai (Baartz), mais ne peuvent égaliser.

La Coupe de l'Avenir. — Avant la partie Anzac-Néo-Zélandais contre les Parisiens, un match comptant pour la Coupe de l'Avenir mettait aux prises une équipe sélectionnée du Comité de Paris et l'A.V.S. Auxerrois. Ce sont les Parisiens qui ont triomphé, battant leurs adversaires par 83 points (23 essais) à 3 points (1 essai).

CYCLISME

Disqualification de Lucien Patthey. — Le coureur suisse Lucien Patthey, ayant couru depuis le mois de juillet 1916 avec la licence du coureur Jonas Lardin et sous le nom de ce coureur, est disqualifié pendant un an jusqu'au 1^{er} janvier 1918, la commission sportive faisant application de l'article 51 du règlement des courses. Lucien Patthey ayant déclaré que Jonas Lardin était d'accord avec lui pour tromper ainsi le public et l'U.V.F., il sera procédé à un supplément d'enquête auprès de Lardin.

Audax Club Erésilien. — Ce club organise pour le mois de mars prochain sa deuxième fête cycliste : une section de yachting sera installée à la fin de ce mois à la baie de l'Arca, près Urca-Botafogo.

NATATION

Club des Nageurs de la Seine. — Résultats de la réunion d'hier matin à la piscine Hébert :

120 mètres par relais. — 1. Equipe Douin-Rubler. 2. Mes-ac-Mercier.

90 mètres, nage libre. — 1. Mercier; 2. Rubler; 3. Mes-sac.

Club Amical de Natation. — Les deux dernières épreuves du Critérium d'hiver du C.A.N. se sont déroulées hier matin à la piscine Ledru-Rollin. Résultats :

120 yards, handicap. — 1. Lelandais (0), 2. Berdi (2), 3. Bronstein (2), 4. François (6), 5. Séreys (8).

Nage sous l'eau. — 1. Bronstein (36 mètres), 2. Berdi et François, 4. Lelandais, 5. Daniel, 6. Séreys.

80 yards, par relais. — 1. Equipe Berdi-François, 2. Lelandais-Bronstein.

Classement général du Critérium. — 1. Lelandais. 14 points; 2. Bronstein et Berdi, 16 p.; 4. Lerner aîné. 24 p.; 5. François et Walter, 25 p.; 7. Honorez; 8. Séreys; 9. Daniel.

TIR

U.S.T.F. — Résultats du tir du Rû de Montfort, à Saint-Denis (classes 1918 et 1919) :

Tir sur cible ronde de 1 mètre, zone de 0.50. Visuel de 0.30. Ont obtenu 8 balles en cible : Villaret, Champion R. Vasseur; ont obtenu 7 balles en cible Truche, Labasse, Burg, Miral. Dubreuil a obtenu 6 balles en cible : Mirel.

Séance du Stand d'Autueil (67 tireurs) : Ont obtenu 10 points : Péasly, Miral, Gey; ont obtenu 9 points Fadié, Rigaud, Deneuve, Trussant, Quentin, Soccard, Galand, Ravier, Solly, Ch.; ont obtenu 8 points : Mérienne, Desvignes, Ruffier, Alleret, Witterskein, Beau, Guille, Pri n. Bouvard, Lardon. Meilleur tir exécuté en deux séries de 8 balles : Gey; 16 balles, 37 points.

AUTOMOBILISME

Mort de M. Amédée Bollée père. — Un des précurseurs de l'automobile, M. A. Bollée, père de MM. Léon Bollée, d'Éclé, Amédée et Camille Bollée, vient de mourir au Mans, à l'âge de soixante-trois ans. Dès 1873, M. Amédée Bollée fait circuler dans les rues du Mans un véhicule à vapeur et, depuis, il ne cessa, avec ses fils, de s'occuper de la traction automobile jusqu'en 1899, époque à laquelle il céda sa grande usine à ses fils.

ESCRIME

Péunton interscolaire. — Dimanche prochain, à 9 heures, aura lieu, au lycée Jans-n-de-Sailly, 106, rue de la Pompe, une réunion interscolaire, sous la présidence d'honneur de M. Richard, proviseur du lycée. Des assauts et pointes seront disputés au fleuret, à l'épée et au sabre. Tous les scolaires sont invités à prendre part à cette réunion.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. **PICIER**, Boulevard Poissonnière, 10

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

La Comédie a repris, le 15 janvier, une pièce qu'elle n'avait pas représentée depuis quarante-sept ans ; vous pensiez, tout naturellement, que cette œuvre tiendrait l'affiche de la première matinée dominicale. Nous espérons donc revoir *Don Juan*, hier ; on nous a offert le *Duel*, précédé de l'*Humble offrande* et d'une cérémonie à la mémoire des volontaires américains morts pour la France.

L'acte de M. André Rivoire — la meilleure des petites pièces inspirées par la guerre — vaut à Berr, à Mme Leconte — et à l'auteur — un très franc succès souligné par trois rappels.

Après un entr'acte, le rideau se lève sur le décor du premier acte du *Duel* ; au milieu, la table traditionnelle du conférencier avec ses accessoires ; derrière la table se tient debout M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre ; autour de lui sont assis une vingtaine de jeunes hommes en uniforme, tous volontaires américains. M. Besnard lit, pendant un quart d'heure, un petit discours dont vous trouverez d'autre part quelques extraits.

L'accueil du public est courtois.

Silvain vient, ensuite, lire un poème d'Allan Seeger : *Champagne* ; enfin, Mme Weber, en blanc peplum, drapée, discrètement d'ailleurs, dans un drapeau américain, annonce : *En souvenir des volontaires américains morts pour la France*, et elle ajoute : par Allan Seeger, *mort pour la France* ; puis la grande tragédienne lit avec ferveur une fort belle page que le public applaudit pieusement.

Cet intermède achevé — il a duré en tout une demi-heure — nous revenons à la représentation normale, et on commence le *Duel*. J'assiste au premier acte de la célèbre comédie de M. Henri Lavedan. La salle est comble, bien que le public des petites places ait mis moins d'empressement à accourir à ce spectacle qu'aux matinées classiques. Raphaël Duflos, Paul Mounet et Albert Lambert fils sont chaleureusement acclamés...

Quant à Mme Piérat je la complimente non seulement à propos de la duchesse de Chailles, mais aussi de son admirable interprétation de Séverine, de la *Princesse Georges*, à la représentation de samedi soir. Je ne connais certainement pas de jeune comédienne capable d'émouvoir aussi profondément un public en restant aussi sobre, aussi simple, aussi humaine dans l'expression de la vérité. A la fin du troisième acte de la *Princesse Georges*, l'effondrement de Séverine est si douloureux, son cri est si déchirant lorsqu'elle croit son mari tué par le coup de feu de Termonde que tous les spectateurs sont remués jusqu'au fond de l'âme.

Le soir, après *Pour la Victoire*, on nous affiche l'*Aventurière*, avec Mlle Gabrielle Robinne dans Clorinde. C'est la seconde fois qu'elle interprète ce rôle, où elle s'essaya le 25 juillet 1914, le seul jour où Mlle Cécile Sorel ait abandonné Clorinde depuis le 13 novembre 1910.

Emile MAS

L'allocution de M. René Besnard à la Comédie-Française

Comme nous l'indiquons d'autre part, M. René Besnard a pris hier la parole, à la Comédie-Française, pour célébrer la mémoire des volontaires américains morts pour la France.

« Nous avons, a-t-il dit, été pris à la gorge ; sous le coup brutal, la France a senti monter, de son cœur à son cerveau, toute la sève de sa tradition, celle qui, de la royauté à la Révolution, à l'Empire et à la République, fit couler dans ses veines le plus généreux sang.

« Devant l'attaque, elle s'est dressée, frémissante ; devant le péril, elle s'est cabrée ; sous la plus douloureuse épreuve qu'elle ait jamais connue, elle est restée résolue et sans nerfs.

« Mais vous, jeunes hommes dont le sol n'était pas menacé, vous dont la vie pouvait s'écouler dans la quiétude d'un pacifique labeur, qui donc vous a conduits sur les champs de bataille ?

« Ceux qui sont morts répondent : « C'est le sentiment, c'est l'honneur, c'est la sainteté de la cause. »

« La France, combattant pour le droit des peuples, pour le respect des traités, pour l'indépen-

Aujourd'hui lundi, ouverture aux Grands Magasins DUFAYEL, PAI AIS DE LA NOUVEAUTE, de l'Exposition de B'anc. Nos lecteurs pourront faire leur choix parmi les occasions exceptionnelles offertes par cette importante mise en vente.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

1fr.55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 7fr.95; 4 kg. : 13fr.45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.



L'EQUIPE DES ANZAC, EN TENUE DE FRONT

dance des nations, devait naturellement reconstruire aux Etats-Unis des sympathies, des dévouements, des sacrifices. Les Etats-Unis ne pouvaient pas ne pas avoir une page dans le poème de martyre et d'héroïsme que la France écrivait avec son sang. Nulle pensée de conquête ne la poussait, nul désir d'oppression; seule, la réparation due au droit inspirait notre résistance à l'agresseur et ce sera notre éternel honneur de voir rangés à nos côtés ceux qui n'ayant point oublié que la Révolution française a donné au monde la Déclaration des droits de l'homme viennent nous aider à lui apporter la déclaration des droits des peuples.

Les premières de la semaine. — A l'Opéra-Comique : mardi, *Eloa*, ballet de Mme Mariquita et de M. Georges Ricou, musique de M. Picherau. Au Théâtre Antoine, avec la troupe de M. Giulio Tenpesti : mardi, *la Lumière sous le boisseau*, de M. Gabriele d'Annunzio; jeudi, *la Beffa*, de Sem Benelli; samedi, *Napoléon*, de M. Alberto Pelaez d'Avonine. A l'Athénée : jeudi, *Chichi*, de MM. Pierre Weber et Henry de Gorsse, avec Cassive, Rozenberg, etc. A l'Odéon : jeudi prochain, *les Menchies* ou *les Jumeaux* seront accompagnés des *Trois Sultanes*, de Favart, qui furent créées en 1781 par la troupe italienne. Mme Régina Badel, dans le rôle de Roxane, fera valoir son double talent de comédienne et de danseuse. Le spectacle commencera par une conférence de M. F. Galfre, docteur ès-lettres, agrégé de l'Université. Samedi, enfin, ce théâtre donnera *Pamela Grand*, le drame d'Honoré de Balzac. Au Théâtre Michel, jeudi également, première reprise de *l'Accord parfait*, de MM. Tristan Bernard et Michel Corday. Ces trois actes seront accompagnés d'un acte inédit, *Je te jette par la fenêtre*, de MM. Albert Acremant et Trébor.

Ce soir

Opéra. — 7 h. 30, jeudi, *l'Etranger*, *Coppelia*.
Comédie-Française. — 7 h. 30, *la Marche nuptiale*.
Opéra-Comique. — 7 h. 30, mardi, *la Tosca*.
Odéon. — 7 h. 45, *le Jeu de l'Amour et du hasard*, *les Fourberies de Scapin*.
Théâtre-Lyrique. — 8 heures, *les Cloches de Corneville*.
Antoine. — 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Athénée. — 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*.
Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.
Châtelet. — 8 heures, *Dick*, roi des chiens policiers.
Th. d'Orléans-VII. — 8 h. 15, *son petit frère*.
Gaité. — 7 h. 45, *Craignebille*, *Serpent*.
Grand-Guignol. — 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*.
Gymnase. — 8 h. 15, *la Veille d'armes*.
Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.
Th. Michel. — Jeudi, *l'Accord parfait*, *Je te jette par la fenêtre*.
Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, *Cyran de Bergerac*.
Sarah-Bernhardt. — 8 h., *l'Aiglon* (sauf lundi et vendredi).
Apollo. — 8 heures, *les Maris de Gnette*.
**Capucines (tél. Gut. 56-40). — 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*, *Allot revue*, *la Clef*, *Aux chandelles*.
Réjane. — 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.
Renaissance. — 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.
Scala. — 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).**

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *l'Antifardiste*, revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — Aujourd'hui, demain et mercredi, à 2 h. 20, *Judex* (l'Ombre mystérieuse). Places : 0 fr. 30 à 1 fr. A 8 h. 15, même programme. (Prix ordinaires).
Vaudeville (tél. Gut. 02-00). — 8 h. 30, *Christus*, avec orchestre et grand orgue.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui lundi 22 janvier, à 2 h. 1/2 : *la Tunisie des poètes et des soldats*, conférence par Mme Myriam Harry. Audition de Mme Moreno.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 22 JANVIER 1917

E.-M LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

IX

Karl

Non, certes, il ne voulait plus mourir, mais il n'entendait pas non plus transiger avec son devoir. Se battre avec l'orgueil de défendre une noble cause, tomber face à l'ennemi dans un beau geste de rage et de défi, cela n'était pas mourir; c'était se survivre, c'était s'imposer à la mémoire de ceux qui l'aimaient, c'était léguer à Madeleine l'orgueil d'avoir eu le courage de lui envoyer cette dépêche qui faisait sa joie et lui emplissait le cœur d'allégresse.

Lionel était d'autant plus heureux qu'une longue lettre d'André lui annonçait que sa sœur plaçait en divorce et que ce divorce serait bientôt prononcé, étant donné la nationalité du défendeur. Elle annonçait en même temps l'enlèvement de la petite Germaine et la mort de M. Bernandois.

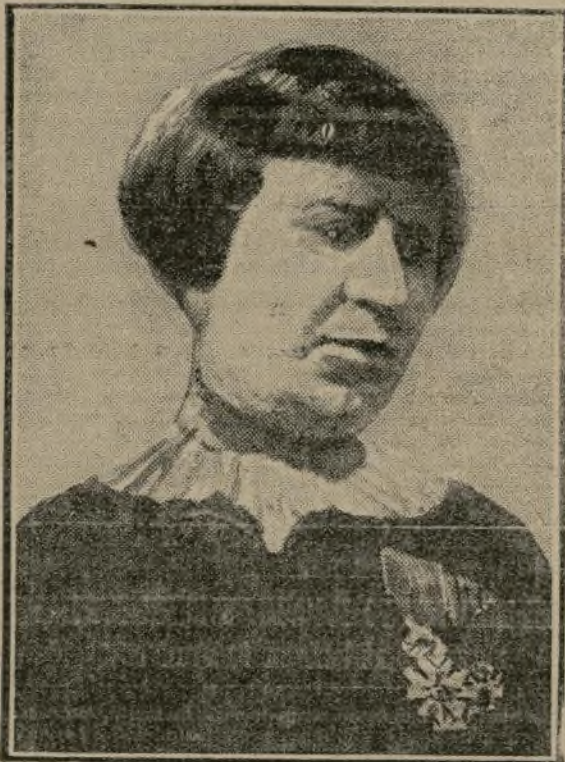
LA 15^e MATINÉE NATIONALE

Un hommage aux femmes françaises

La quinzième matinée nationale qui a eu lieu hier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne a fourni à M. L.-L. Klotz, député, ancien ministre, l'occasion de décerner aux femmes françaises l'hommage qui leur est dû.

Au cours de cette guerre, a dit M. Klotz, la vraie France s'est révélée : on se plaisait quelquefois à la méconnaître au dehors, et nous-mêmes étions assez volontiers nos propres détracteurs. Du jour au lendemain, les qualités de la race ont aveuglé de leur éclat tous les regards : l'Histoire dira plus tard avec raison que c'est le pays qui a sauvé le pays. L'héroïsme des soldats de la République n'aura eu d'égal que le courage grave et noble des femmes de France.

Quelle pitié n'étreint pas notre cœur, lorsque maintenant nous évoquons devant nous une image doulou-



Mlle SEMMER

reuse entre toutes, celles des Françaises qui, depuis plus de deux ans, subissent le joug de l'envahisseur ! O femmes des pays envahis, j'ai tort de parler de notre pitié ! Je veux dire notre admiration pour vous, les victimes, et notre révolte contre vos bourreaux.

Il n'est pas une femme depuis trente mois qui ait marchandé son effort ou limité son dévouement à la patrie : laïques ou religieuses, professionnelles ou non, depuis celles qui se sont dévouées au chevet des blessés et des malades jusqu'à celles qui ont

organisé les labours, ensemencé les champs, assuré les travaux de la moisson, ou qui se consacrent dans les usines ou les ateliers à des œuvres de guerre, toutes ont droit à notre juste admiration.

Partout, la femme s'est adaptée avec le plus grand tact aux nécessités de la situation ; et, dans la cité, elle a rendu bien d'autres services : ouvrière de guerre, elle concourt à la victoire ; au service des postes, des banques, des tramways, elle a permis une meilleure utilisation de l'homme. Qu'elle soit encore ici remerciée ! Que de sacrifices, souvent obscurs, n'a-t-elle pas accomplis. Aussi, combien d'actes d'héroïsme trop peu connus !

Et M. Klotz, avec une belle éloquence émue, sincère et sobre, donne en exemple l'admirable histoire de Mlle Marcelle Semmer, âgée de vingt et un ans, qui, dans la Somme, en septembre 1914, arrêta pendant une journée la marche d'un corps d'armée ennemi à force de présence d'esprit et de courage. Mlle Marcelle Semmer, qui est aujourd'hui à l'école des infirmières de l'hospice de la Salpêtrière, habitait alors le petit village d'Eclusier, dans la Somme, repris par l'offensive franco-anglaise de juillet 1916. Elle fut blessée le 30 septembre 1914 dans une tranchée de première ligne au moment où, sans se soucier d'un intense bombardement, elle portait des vivres à nos soldats. Capturée par les Allemands, deux fois condamnée à mort — elle ne dut, par la suite, son salut qu'à un miracle — l'héroïque jeune fille répondit à ceux qui l'interrogeaient : « Je suis orpheline. Je n'ai qu'une mère : la France, et mourir ne me fait pas peur. » Mlle Marcelle Semmer fut décorée de la Légion d'honneur et de la croix de guerre sur le front des troupes par le général Baret.

L'orateur ayant révélé, hier, sa présence aux matinées nationales, elle fut chaleureusement applaudie par l'assistance tout entière.

La partie artistique et littéraire du programme a fait applaudir M. Edmond Rostand, qui a dit son poème *le Vol de la Marcellaise*, et Mlle Renée du Minil, Lyse Charny, Brunet, Renée Lénard, MM. Plamondon et Félix Huguenet, ainsi que l'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, sous la direction de M. André Messager.

AU TROCADERO

LA FÊTE DE BIENFAISANCE DES GYMNASTES du Nord et du Pas-de-Calais

L'Association des gymnastes du Nord et du Pas-de-Calais a donné, hier après-midi, au Trocadéro, une fête de bienfaisance.

M. Paul Painlevé, membre de l'Institut, présidait. Il a évoqué, dans une éloquente allocution, toutes les régions de la France « qui rivalisent de stoïcisme et de courage à travers les horreurs de la plus meurtrière des guerres ».

« Mais comment la France, dit-il, ne se pencherait-elle pas avec tendresse et pitié vers ses enfants des provinces envahies, les uns restés de l'autre côté de la ligne de fer et de feu et pétrifiés sous la botte allemande ; les autres debout, le fusil au poing, résolu mais le cœur torturé parce qu'ils ignorent le sort des vieux parents, des femmes, des enfants laissés sans défense à la plus criminelle des oppressions. »

Cette fête de charité a obtenu le plus brillant succès.

bertés, comme tu dis, mais c'est encore le plus beau pays du monde. Pas vrai, les gars ?

Et les gars faisaient chorus.

Le *Terrible* était à quai dans l'Arsenal. On procédait en hâte au chargement de ses soutes à projectiles et de son charbon. Une garde sévère était montée autour du navire. Les hommes étaient consignés à bord, et toute la nuit des patrouilles nombreuses sillonnaient les cours et les quais.

Entre la digue et la terre, devant l'arsenal, toute l'escadre allumait ses feux.

L'ordre d'appareiller devait être donné le lendemain matin avant le jour, et le *Terrible* se trouvait le dernier des bâtiments à partir.

Tout à coup, au cœur de la nuit, le matelot Karl tomba entre le navire et le quai. Deux matelots seulement s'en aperçurent. Ils crièrent :

— Un homme à la mer !

Immédiatement le brouhaha cessa, quelques coups de sifflet modulés s'élevèrent. Une chaloupe quitta le bord : elle portait deux hommes armés de gaffes. Trois autres manœuvraient les avirons, un quartier-maître tenait la barre : elle vint frôler les flancs d'acier du navire, pendant que ceux qui la montaient sondaient l'eau noire avec leurs gaffes.

D'autres coups de sifflet retentirent, et la besogne fiévreuse des « gaffeurs » s'arrêta. Les chaînes gâles grincèrent sur leurs poulies, les machines haletèrent à coups pressés leur vapeur. De l'homme « à la mer » on ne s'inquiéta plus. On savait seulement que c'était un soutier, et on supposa que son corps, ayant dû passer sous la coque du navire, avait été arrêté par les algues ou retenu par les chaînes.

L'heure était trop grave, trop solennelle, d'ailleurs, pour que la mort d'un « soutier » fût de quelque poids. Combien d'autres allaient mourir volontairement tenus par leur devoir !

La chaloupe reprenait ses amarres et les mate-

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui lundi, Saint Vincent ; demain, Saint Raymond.

NOUVELLES DES COURS

— La Maharane Muda de Sarawak est arrivée à Paris, venant de Londres.

— L'ancien sultan du Maroc, Moulay Abd-el-Aziz, est parti de Paris, où il se propose de séjourner une quarantaine de jours.

DEUILS

Morts pour la France :

Feder Pignat, commandant d'artillerie lourde. — Duhamme, capitaine au 4^e spahis. — Edmond Legrelle, capitaine au 22^e d'artillerie. — L'abbé Jean Boisson, sous-lieutenant au 64^e chasseurs à pied.

Nous apprenons la mort :

Du docteur Buck, ancien bourgmestre de Strasbourg, un des personnages officiels les plus considérables d'Alsace-Lorraine, décédé à quatre-vingt-deux ans ;

Du général Valuy, décédé à Cannes, à soixante-dix ans, commandeur de la Légion d'honneur ;

De M. Ernest Descamps (de Lille), décédé 52, avenue Kléber ;

De Mme veuve L. Clamamus, propriétaire des Verres de Decize, décédée à Saint-Léger-des-Vignes (Nièvre).

Pour les naissances, mariages, décès, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LA CURIOSITÉ

HOTEL DROUOT. — EXPOSITION D'AUJOURD'HUI Salle 11. — Meubles et sièges anciens et de style ; coffre en cuivre, bronzes, sculptures, tableaux, gravures, porcelaines, tapisseries, etc., appartenant à Mlle R..., artiste dramatique. M^{re} André Desvignes, c.p. ; MM. Duchesne et Duplan, exp.

FAITS DIVERS

PARIS

Un échafaudage s'écroule. — Hier, à 1 heure de l'après-midi, 23, rue Labrousse, un échafaudage, construit à l'intérieur du chantier de la Société des charpentiers de Paris, s'est écroulé subitement.

Trois ouvriers ont été grièvement blessés et transportés à l'hôpital Necker.

Ce sont les nommés Pérachiny, demeurant 4, rue Castagnary ; Rolland, 68, rue des Cascades, et Deloison, 4, rue Francœur, à Châtillon.

M. Buchotte, commissaire de police du quartier Saint-Lambert, a ouvert une enquête.

Victime de son imprudence. — Place du Châtelet, à 2 heures de l'après-midi, un employé de magasin, M. Jean Daniere, âgé de soixante-trois ans, demeurant 9, quai aux Fleurs, est tombé en voulant monter dans un tramway.

Le malheureux a eu le cuir chevelu en partie scalpé par l'une des roues du véhicule, et c'est dans un état très alarmant qu'on l'a transporté à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Une panne de tramways. — Dans l'après-midi d'hier, de 3 h. 10 à 4 h. 45, la marche des tramways de toutes les lignes de la Compagnie Générale passant place de la République a été suspendue par suite d'une interruption de courant électrique.

lots leurs occupations, quand, tout à coup, un bruit sinistre se mit à circuler.

Un magasin, contenant des cartouches de dynamite, cartouches de mine, avait été visité. Une vitre sur le toit, seule ouverture donnant du jour à ce magasin, avait été brisée. Douze cartouches de dynamite avaient disparu.

La sentinelle avait été arrêtée et mise au secret, mais déjà son innocence s'imposait, évidente.

Il était 3 heures du matin. Le plein du Terrible était fait. Les puissantes lampes électriques qui éclairaient son quai d'« amarrage » venaient de s'éteindre, et les équipes qui avaient procédé à la manutention des explosifs et du charbon s'éloignaient à grands pas.

Le croiseur, sous pression, largua ses amarres et, tiré par un remorqueur, gagna son corps-mort, où il s'accrocha en attendant le signal de l'appareillage.

A ce moment, on fit l'appel à bord.

Lionel d'Orval reçut les rapports des officiers d'armes et du maître mécanicien : personne ne manquait, l'homme tombé à la mer n'appartenait pas à l'équipage du Terrible.

On navigua toute la nuit, puis toute la journée ; les côtes anglaises s'effacèrent. Le troisième jour, l'escadre entra dans la mer du Nord.

En bas, dans les chambres de chauffe, ils étaient vingt-quatre soutiers qui surveillaient les feux, les maintenant en demi-activité, selon les ordres reçus.

Dans le poste de repos, les autres soutiers attendaient l'heure de descendre ; l'animation était grande.

Le Frisé et son ami Nénest, Parisien pur sang aussi, tenaient les propos qui leur étaient familiers. Le Frisé parlait :

— Je dis et je redis que si ces socialistes à la manqué, ces socialistes boches avaient tenu ce qu'ils avaient promis, il n'y aurait pas eu la



GRIPPE MAUX de REINS LUMBAGO

et tous malaises
d'un caractère fiévreux
sont toujours
soulagés par un ou
deux Comprimés

d'ASPIRINE "USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1'50

En Vente dans toutes les Pharmacies.



LA BANDE MOLLETIÈRE



"THE PRATIC"

Trois courbes - à spirale rectifiée
ne comprime pas
ne s'effrange pas
ne glisse pas

Toutes nuances. Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger
Manufacture et Bureaux : 264-266, rue de Bourgogne
ORLÉANS (Tél. 4-33)

"Excelsior" sur le front

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Mesdames !

Si vous souffrez de l'estomac, d'affections hépatiques ou d'obésité, portez les Corsets et les Maillots de A. CLAVERIE, 234, Faubourg St-Martin, Paris (à l'angle de la r. Lafayette-Métro : Louis-Blanc.)



VÊTEMENTS CAOUTCHOUC

formes élégantes

HOMMES DAMES ENFANTS

CENTRAL WATERPROOF

QUALITÉS EXTRA
16, Rue Tailbourg, PARIS

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

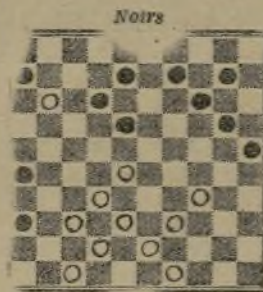
Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps. La Jouvence de l'Abbé SOURY, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon ; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits) 285

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Distractions pour les tranchées



Blancs
Les blancs jouent et gagnent.

No 261

ACROSTICHE

X X X X X
I s a e e d
t i r n a i
X X X X X

Horizontalement deux noms de fleurs.
Vericalement six mots français.

No 262. — PROBLEME

Réunir les deux mots suivants en un seul :

REGENERER, BONTE

No 263. — DAMES

par M. Gaston LEUDIN

No 263. — ENIGME (Sonnet)

Dans un vaste pays éloigné de la Frise,
Qu'à sa guise gouverne un prince omnipotent,
Et qu'un frère arbrisseau chez nous popularise,
Je suis, qui le croirait, personnage important.

Autres lieux, je me vois, type de baourdisse,
Dénigré de chacun, haï par bien souvent ;
Mais bati, contrefait, ma taille, assez mal prise,
Pour mon être est toujours cachet inquiétant.

Exotique animal, je demeure difforme,
Alors qu'envisagé sous ma dernière forme
Je suis, d'aimant caché, l'objet de soins jaloux ;

L'avare devant moi se prosterne à genoux ;
Puisse le sort propice, Œdipe bienévolé,
Vous faire avec le nom rencontrer cette idole.

No 264. — CURIOSITE

Lu sur une carte de visite cette profession :

A = K

No 265. — REBUS GRAPHIQUE

P
G = — D H K A

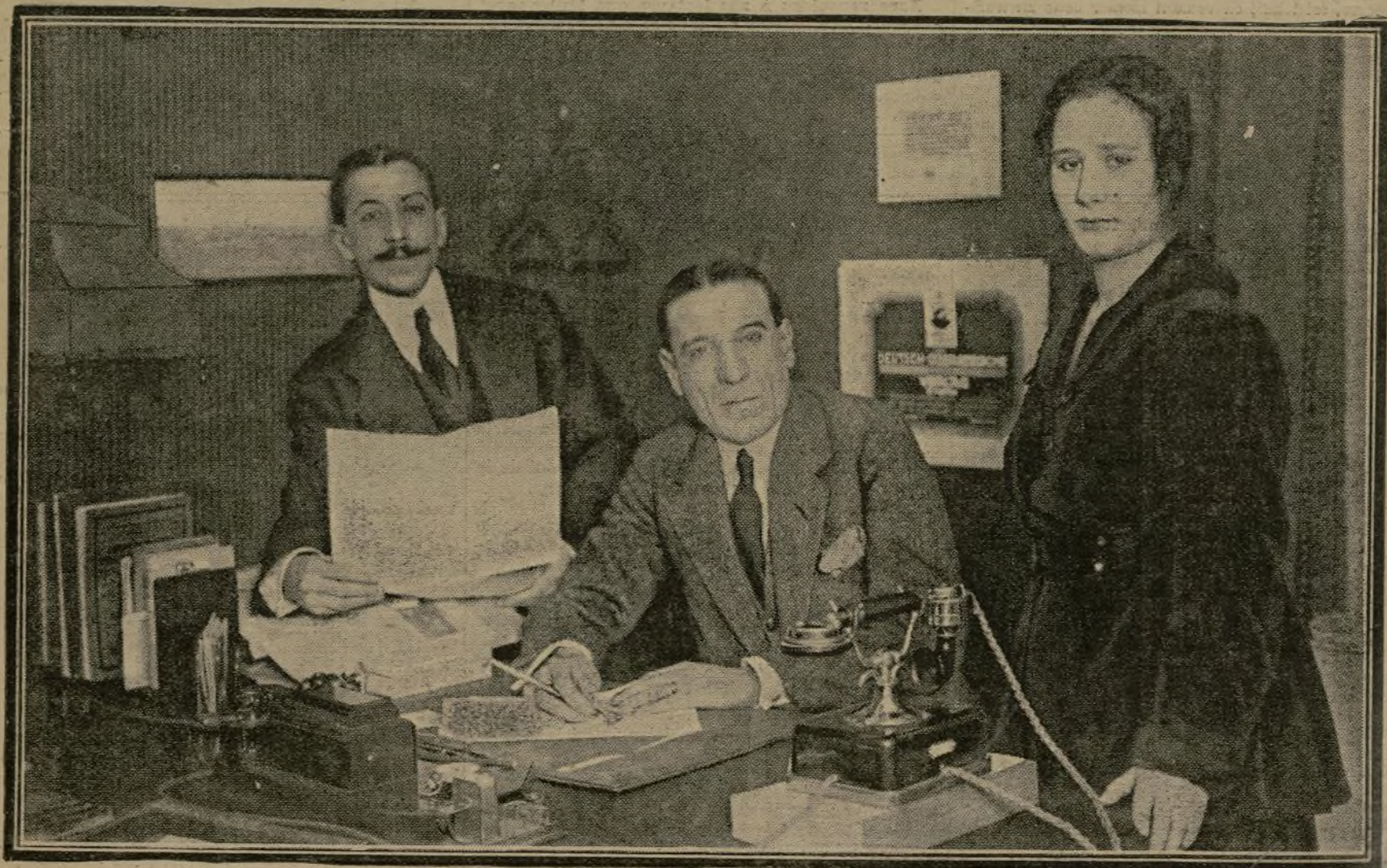
(A suivre.)

Le couvent Panteleïmon, au mont Athos, occupé par les Alliés



Un détachement franco-russe vient d'occuper les monastères du mont Athos, dans la presqu'île de Chalcidique en Grèce, qui ravitaillaient les sous-marins ennemis. Voici l'un des plus connus, le Panteleïmon : 1° les gardes du couvent ; 2° le monastère interdit aux femmes depuis 1.500 ans et que, seule, la reine de Grèce a visité ; 3° le clergé du monastère.

Les journaux germanophiles sont poursuivis en Espagne



Des poursuites sévères sont intentées, en Espagne, contre les journaux visiblement trop germanophiles. Plusieurs ont été saisis.